

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

*L'ORIGAMI
MÉMOIRE D'UN OISEAU EN CHUTE LIBRE*

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
CORALIE PLANTE

JANVIER 2025

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.12-2023). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je tiens tout d'abord à exprimer ma gratitude à ma directrice, Karine Rosso, dont l'accompagnement bienveillant et personnalisé a été indispensable à la réalisation de ce mémoire. Sa rigueur et sa présence constante m'ont permis de persévéérer sur ce long chemin de recherche et d'écriture.

Un grand merci à Geneviève Lagacé, dont les commentaires éditoriaux et la révision linguistique ont considérablement rehaussé la qualité de ce texte.

Je suis également très reconnaissante envers Madioula Kébé-Kamara qui m'a donné mon premier élan et a su me faire croire que mon histoire valait la peine d'être lue et partagée.

Merci infiniment à André-Anne Côté, grâce à qui j'ai découvert une communauté d'adopté·e·s de Chine au sein du collectif *Soft Gong*. Son accueil chaleureux et sa douceur m'ont soutenue lorsque l'écriture devenait difficile, et le partage de nos expériences a été précieux.

Merci aussi à mes collègues de séminaires pour nos échanges stimulants, qui m'ont permis de sentir que je n'étais pas seule dans ce processus.

À ma famille, qui m'offre un soutien infaillible dans tous les projets que j'entreprends. Et un merci particulier à ma maman et à ma sœur, véritables piliers dans mes beaux moments comme les plus difficiles.

Finalement, merci papa, car ce mémoire est la preuve que même si tu n'es plus là, ton amour continue de me faire grandir.

Ce mémoire est le résultat d'un chemin partagé, et je suis infiniment reconnaissante à chacune des personnes qui m'a accompagnée.

DÉDICACE

Pour celles et ceux qui cherchent encore.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	ii
DÉDICACE.....	iii
RÉSUMÉ.....	vi
INTRODUCTION – D’UN LIVRE À L’AUTRE	2
1. Contexte historique et social	2
1.1. L’adoption en Chine — Entre mythes et réalités	3
1.2. L’adoption internationale – Un enjeu profondément politique	9
1.3. Similitudes et différences – L’adoption et la migration.....	13
2. Les ressorts littéraires.....	18
2.1. L’hybridité — Vivre dans les craques du plancher.....	19
2.2. L’autofiction — Reprendre le contrôle de la narration	21
2.3. L’autothéorie – Créer afin de se créer	23
3. Conclusion.....	25
L’ORIGAMI. MÉMOIRE D’UN OISEAU EN CHUTE LIBRE.....	27
BIBLIOGRAPHIE	168

RÉSUMÉ

Résumé

L'origami. Mémoire d'un oiseau en chute libre est un mémoire hybride où récit individuel et recherche se rencontrent pour interroger certains aspects identitaires entourant la question de l'adoption internationale. La première partie, *D'un livre à l'autre*, se déploie en deux volets : d'une part, elle présente le contexte socio-historique de la narratrice, adoptée de Chine, en retracant les causes et les conséquences de cette trajectoire spécifique; d'autre part, elle expose les ressorts littéraires utilisés dans sa recherche-création où s'entremêlent différentes approches féministes et artistiques telles que l'autofiction, l'hybridité et l'autothéorie. La seconde partie est écrite en fragments, et propose une exploration intime et éclatée des expériences de la narratrice qui tente de recoller les morceaux d'une identité marquée par l'abandon initial. Dans cette seconde partie, le récit tisse un fil tenu entre les différentes dimensions de sa vie : le mystère irrésolu de sa naissance, le décès de son père adoptif, une peine d'amour qui persiste, ainsi que la pression de la performance qui traverse son parcours atypique. Explorant le mouvement dans le langage comme dans le corps, les scènes s'entrecroisent dans une structure non linéaire qui épouse le chaos des souvenirs et des questionnements identitaires présentés en vrac. En écrivant — et en s'écrivant —, la narratrice cherche à trouver un sens au vide laissé par l'adoption. Ce vide, métaphorisé par un « trou » au cœur de son être, devient un moteur de création et de réflexion. Le récit convoque des éléments autofictionnels, des souvenirs vécus ou réinventés, ainsi que des théories autour de l'identité, de l'appartenance et de la performativité. Ces théories sont intégrées aux réflexions personnelles pour former une autothéorie sur l'expérience spécifique de la personne adoptée de la Chine au Québec. L'utilisation d'une structure fragmentaire et d'un mouvement concentrique permet au texte de revenir sans cesse aux mêmes questions fondatrices. À travers cette quête identitaire sans promesse de résolution, *L'origami* expose l'instabilité inhérente à la mémoire et au langage. Il célèbre également l'acte d'écrire comme une forme de résistance face au vide, un espace où la narratrice peut se réapproprier son histoire, aussi fragmentaire soit-elle.

Mots clés : adoption internationale, identité, hybridité, autofiction, autothéorie, écriture, deuil, performance, fragmentation.

INTRODUCTION – D’UN LIVRE À L’AUTRE

« *Lire, de toutes les manières possibles, c’était me sauver.* »
- Dominique Fortier, *Quand viendra l’aube*

D’aussi loin que je me souvienne, mes parents ont utilisé le conte *Les nouveaux parents de Van Tiên*¹ pour m’expliquer les étapes de mon adoption : l’impossibilité de ma mère biologique à prendre soin de moi, son obligation de me laisser à l’orphelinat, son immense tristesse de devoir m’abandonner derrière pour mon propre bien, et évidemment, le bonheur de mes parents de m’accueillir dans ma nouvelle famille. Sur la couverture, juste sous le titre, écrit du même bleu que les iris des personnages blancs, on peut observer l’illustration de parents aux cheveux blonds, tenant un enfant à la peau jaune et aux yeux bridés. En relisant l’histoire, j’ai remarqué que la scène de la séparation était absente du récit. Entre la décision de la mère biologique d’abandonner son enfant et l’arrivée des parents adoptifs à l’orphelinat, il y avait une ellipse, et il était laissé à l’imagination des lecteur·ices de se représenter ce qui s’était produit durant cet instant effacé. Cette scène manquante dans l’histoire du petit Van Tiên fait naturellement écho à ce qui achoppe dans la narration de ma propre vie, ainsi que dans celle d’une grande partie des personnes adoptées. À peine commencée, notre existence s’est retrouvée déchirée, nous arrachant notre droit à la connaissance de nos origines. Ainsi, ce mémoire cherche à pallier non seulement au manque de voix qui traitent de l’adoption internationale dans l’espace public, mais il se veut aussi un outil de reprise d’agentivité par la mise en récit de cette expérience.

1. Contexte historique et social

Mon mémoire tâche tout d’abord de mettre en perspective une expérience spécifique, celle de la personne adoptée de la Chine au Québec. Cette identité se situe dans une position particulière et il est important de bien déplier les éléments qui la constituent afin d’être en mesure de l’appréhender dans toute sa complexité. Ainsi, je viendrai d’abord mettre en lumière le contexte dans lequel la personne adoptée s’inscrit : les réalités historiques et politiques de l’adoption en Chine, les enjeux

¹ Diane Gravel, *Les nouveaux parents de Van Tiên*, Montréal, Megafun, 1997, 36 p.

de l'adoption internationale, et les liens étroits entre l'expérience de l'adoption internationale et l'immigration en territoire québécois.

1.1. L'adoption en Chine — Entre mythes et réalités

Comme la pratique d'adoption internationale est plutôt récente², le nombre de recherches, de témoignages et de récits concernant ce sujet est peu élevé, surtout lorsqu'il s'agit spécifiquement de l'adoption faite en Chine. Le défrichage de sources pour mon mémoire a donc été laborieux, étant donné le maigre corpus. Un jour, cependant, le livre *Messages from an unknown Chinese mother – Stories of Loss and Love* de Xinran³, m'est apparu comme une fleur au milieu d'une vaste clairière de pierres grises. Dans ce livre, l'autrice narre les récits de femmes et de mères chinoises qu'elle a rencontrées dans sa carrière de journaliste radio, puis de fondatrice de *The Mothers' Bridge of Love* (MBL). L'un des objectifs du livre est de faire parvenir les récits de mères déchirées aux petites filles qu'elles ont dû laisser derrière. Comme la majorité de ces mères, l'une d'entre elles encourage Xinran dans son projet et lui demande de raconter son histoire : « *Print what I said, please, so those little girls can read it and will never forget their Chinese mother*⁴. » Elle explique dans son introduction qu'un autre de ses objectifs était d'enfin donner une voix à cette démographie, car comme elle nous le rappelle :

Chinese women down the ages have never had the right to tell their own stories. They lived on the bottom rung of society, unquestioning obedience was expected from them, and they had no means of building lives of their own. So “natural” had this become that most women wished for only two things – not to give birth to daughters in this life, and not to be reborn as a woman in the next⁵.

Dans sa préface, Xinran confie avoir dû attendre des années avant d'avoir la force d'écrire ce livre, et de mon côté, lire ces pages a requis de ma part une force que j'étais incertaine de posséder. De chapitre en chapitre, elle nous dévoile la vie dans les villages chinois où les bébés naissants de sexe

² Elle débute dans la seconde moitié du 19^e siècle. Source : Isabelle, Lammerant, « L'évolution et les enjeux de l'adoption nationale et internationale », *Revue de droit. Université de Sherbrooke*, vol. 35, n^o 2, 2005, p. 327-353, en ligne, doi: [10.17118/11143/11939](https://doi.org/10.17118/11143/11939).

³ Xinran est son nom de plume. Son nom complet est Xue Xinran. Source : Brigitte, Duzan, « Xinran 欣然. Présentation. Chinese short stories. », 14 septembre 2018, en ligne, http://chinese-shortstories.com/Auteurs_de_a_z/Xinran.htm, consulté le 21 octobre 2024.

⁴ Xinran, *Message from an unknown Chinese mother: stories of loss and love*, New York, Scribner, 2011, p. 120.

⁵ *Ibid.*, p. 35.

féminin ont rarement l'opportunité de prendre une deuxième inspiration. Elle nous expose la violence envers les femmes incapables de produire un fils, car « *a woman who doesn't have a son has nothing to live for*⁶ », et nous décrit le désespoir étouffé des mères qui ont dû abandonner chacune des filles qu'elles ont dû porter et accoucher sans jamais avoir le droit d'en faire le deuil.

Les histoires que Xinran nous rapporte dans *Messages from an unknown Chinese mother* sont déchirantes, et il est indéniable qu'elles doivent être partagées pour que les voix des femmes chinoises se fassent enfin entendre. En outre, étant moi-même une enfant abandonnée de la Chine, ce livre s'est révélé être non seulement un témoignage nécessaire, mais également un outil important pour m'informer de la complexité de la politique et des mœurs historiques de ce pays. Mes parents m'ont toujours expliqué, de façon concise et simpliste, que la Chine s'était retrouvée en surpopulation dans les années précédant ma naissance, et que le gouvernement avait décidé pour cette raison d'instaurer une loi interdisant aux parents d'avoir plus qu'un enfant. Ce n'est que des années plus tard, lorsque j'ai commencé à m'interroger sur le nœud de mes origines, que j'ai pris connaissance du régime de Mao, de la Révolution culturelle, du Parti Communiste, de la terreur ambiante et des famines qui ont dévasté le pays. Différentes sources ont nourri mes réflexions sur ce sujet au fil des années. Parmi celles-ci se trouvent les romans de l'autrice américaine Rachel Khong, qui m'ont éclairée sur certaines raisons de l'immigration chez les personnes chinoises. Dans *Real American*, par exemple, l'une des protagonistes fuit les camps de travail du Parti Communiste et quitte son pays dans l'espoir de trouver de meilleures conditions de vie. Outre les livres, le reportage de Hu Jie sur la vie de Lin Zhao⁷, une écrivaine et poétesse chinoise, m'a révélé la violence exercée par le Parti communiste, ainsi que les situations d'emprisonnement, de torture et d'exécution auxquelles font face de nombreux citoyen·nes. Enfin, le livre *Messages from an Unknown Chinese Mother* de Xinran a enrichi mes réflexions sur les différentes conceptions de la famille, particulièrement lorsque Xinran y écrit que, « *like millions of Chinese women, my mother believed that anyone who put their family and children before their country and the Party was at best selfish and at worst criminal*⁸ ».

⁶ *Ibid.*, p. 95.

⁷ Hu Jie, *Searching for Lin Zhao's soul*, 2004, 116 min.

⁸ Xinran, *Op. cit.*, p. x.

La situation politique en Chine demeure complexe et mouvante. Dans un autre livre intitulé *Buy Me the Sky : The remarkable truth of China's one-child generation*, Xinran mentionne que malgré ses retours récurrents en Chine, elle se trouve parfois dépassée par la vitesse des changements qui se produisent dans la société chinoise : « En Chine, les gens, les événements, les choses, bougent tellement qu'on dirait qu'ils se fragmentent à la vitesse de la lumière⁹. » À la fin de l'année 2010, plus de 120 000 enfants orphelins étaient répertoriés en Chine — la majorité étant presque toutes des filles¹⁰. La loi de l'enfant unique a certainement eu un grand impact sur ces statistiques, mais dans *Messages from an unknown Chinese Mother*, Xinran souligne trois grandes causes responsables de ces chiffres. Premièrement, les fillettes ont toujours été abandonnées dans les régions rurales puisqu'il s'agit d'une pratique ancrée dans la culture chinoise depuis des centaines d'années. Deuxièmement, le manque d'éducation sexuelle relié au boom économique a mené à la recrudescence d'orphelin·es. Troisièmement, l'instauration de la loi de l'enfant unique, qui a considérablement contribué aux bouleversements démographiques¹¹.

En effet, si la loi de l'enfant unique a eu un impact sur le nombre élevé d'infanticides et d'abandons des fillettes, la raison historique de ces pratiques est d'abord que la société chinoise repose depuis des millénaires sur un système patriarcal qui favorise les garçons. Comme le souligne Soleil Groh dans sa recherche « *Exploring Race, Culture, and Identity Among Chinese Adoptees* : « *China Dolls* », « *Bananas* » and « *Honorary Whites* » »,

son's are the family's main source of welfare and old-age security (Johnson, 2004). Additionally, males carry on the family name and bloodline, and do not leave their family when married (Meyers, 2005). Males are also viewed as the ones who are able to provide work for their family, such as working on the farm, and take care of other family members through old age¹².

Durant les décennies où l'abandon des petites filles était à son plus haut en Chine, la croyance générale était que n'importe quelle personne de sexe féminin n'avait aucune valeur intrinsèque. En Chine, le nom, l'honneur, l'argent et la sécurité ont longtemps été tributaires d'une identité

⁹ Xinran, *L'enfant unique*, Arles, Éditions Philippe Picquier, 2016, p. 9.

¹⁰ Xinran, 2011, *Op. cit.*, p. xviii.

¹¹ *Ibid.*, p. xix.

¹² Soleil Groh, « *Exploring Race, Culture, and Identity Among Chinese Adoptees : “China Dolls”, “Bananas” and “Honorary Whites”* », Thèse, Child development, Sarah Lawrence College, 2018, f. 13.

masculine, et cette certitude s'est implantée dans la collectivité, faisant en sorte qu'il semblait pratiquement impossible de conserver les bébés naissants de sexe féminin. Xinran, dans l'un des récits du livre *Messages from an unknown Chinese Mother*, l'exemplifie lorsqu'elle rapporte les paroles d'un chef de famille d'un village reculé, après avoir été témoin de la naissance d'un bébé qui a été rapidement noyé parce qu'il s'agissait d'une fille :

You city folk get food from the government. We get our grain ration according to the number of people in the family. Girl babies don't count. The officials in charge don't give us extra ; and when a girl is born, and there's so little arable land that the girls will starve to death anyway. [...] I could only sit there, dumbly watching over that slops pail and the tiny life in it, scarcely born and so quickly snuffed out¹³.

Comme je l'ai mentionné, selon Xinran, la deuxième raison de cette crise démographique est le grand manque d'éducation sexuelle. En effet, en Chine, « *sex education was a dirty word, and was even seen as a family disgrace*¹⁴. » Le premier récit de *Message from an unknown Chinese Mother* dépeint parfaitement cette réalité. Xinran nous raconte l'histoire de Waiter, une jeune femme dont le nom ne signifie pas « *waiter in the sense of someone who waits tables in a restaurant, but meaning someone who waits for a future which will never come*¹⁵. » Alors qu'elle est à l'école pour des études supérieures, elle rencontre un garçon dont elle tombe follement amoureuse, et qui devient son amant. Un jour, elle remarque que ses menstruations ont cessé, et croit tout d'abord à une maladie miracle, jusqu'à ce que son prétendant disparaîsse et qu'elle comprenne qu'elle attend un enfant. Sa situation est précaire, car son statut de célibataire la rend sujette à l'opprobre général ; malgré tout, elle ne peut se résoudre à abandonner sa fille. Toutefois, les semaines passent, la nourriture se fait rare, et elle doit finalement se rendre à l'évidence que « *it was impossible for a woman with no husband or family and encumbered with a baby to get work*¹⁶. » Elle remet à regret sa fille à un orphelinat. Quand, quatre mois plus tard, elle y retourne pour récupérer son enfant après avoir trouvé un emploi, elle se retrouve devant des décombres ; l'institution a fermé, puis a été démolie entre temps. Si le manque d'éducation sexuelle en Chine est peu souvent évoqué, il n'en reste pas moins qu'il s'agit d'une des raisons historiques de l'abandon des fillettes en Chine.

¹³ Xinran, *Op. cit.*, p. 28-29.

¹⁴ *Ibid.*, p. 11.

¹⁵ *Ibid.*, p. 19.

¹⁶ *Ibid.*, p. 17.

Sans l'éducation pour comprendre et utiliser des moyens de contraception, les grossesses involontaires étaient nombreuses, et menaient inévitablement à l'abandon d'enfants.

Néanmoins, la loi de l'enfant unique demeure la raison la plus communément évoquée lorsqu'on parle de l'adoption en Chine. Mise en place en 1979, cette loi cherchait à limiter la croissance démographique du pays, qui se trouvait à 1,2 milliard d'habitants¹⁷ L'alarme de cette croissance excessive avait déjà été sonnée dans les années 50 par le professeur Ma Yanchu, et le temps lui a finalement donné raison :

the population continued to grow – from 700 million in 1966 to 1.2 billion in 1979 – while education and the economy lagged far behind that of the developed world. [...] To put it bluntly, the economy was stagnating, and the imposition of a control policy offered a tiny respite in the daily struggle for survival¹⁸

Ce n'est toutefois qu'en 1992, lorsque les conditions des orphelinats ont été exposées au monde, que la Chine a décidé d'ouvrir ses portes pour l'adoption internationale, assurant des fonds pour ces institutions¹⁹.

La lecture de *Message from an unknown Chinese Mother* m'a demandé plusieurs jours durant lesquels je devais prendre de longues pauses pour me rappeler comment faire entrer l'air correctement dans mes poumons. En fait, ces récits venaient révéler en moi des choses auxquelles je ne croyais pas avoir accès : une genèse, tout d'abord, et ensuite, potentiellement une mère m'ayant accouchée puis donnée à regret, une mère qui penserait encore à moi aujourd'hui, même si j'ai toujours tout fait pour oublier son existence.

Mes recherches sur l'adoption en Chine sont venues irriguer mon mémoire qui, lui aussi viendra, je l'espère, combler un manque dans la littérature francophone contemporaine. Elles m'ont aussi aidé à répondre à des interrogations personnelles qui m'avaient toujours habitées, tout en révélant la façon dont les oppressions peuvent se croiser dans une perspective intersectionnelle²⁰. En effet,

¹⁷ Kim Rooney, « Triple Nothings: Racial Identity Formation in Chinese-American Adoptees », Thèse, Philosophy department, University of Pittsburgh, 2019, f. 1.

¹⁸ Xinran, *Op., cit.*, p. xxii.

¹⁹ Soleil Groh, *Op., cit.*, p. 16.

²⁰ Kimberlé Crenshaw, *Intersectionnalité*, Paris, Payot & Rivages, 2024, 221 p.

l'adoption en Chine met au jour de nombreux enjeux de pouvoirs, tels les fossés entre les classes, la violence sexiste et le capitalisme racial²¹. Ainsi, il ne s'agit pas simplement de faire état d'une expérience singulière, mais bien d'observer comment celle-ci peut se réfléter dans le collectif, et ainsi éclairer ces divisions (ou ces problématiques) sociales sous un angle différent.

Au moment même où j'écris ces lignes, la Chine a décidé de fermer ses portes pour l'adoption internationale. En effet, le 4 septembre 2024, « *China terminated its longstanding international adoption program on August 28th, 2024. All pending and future applications will no longer be processed for foreign families in any country, unless involving stepchildren or biological relatives within three generations*²². » Cette nouvelle est venue ébranler la communauté d'adopté·es de la Chine, et semble presser encore plus le besoin d'avoir des récits de personnes adoptées à l'international, car ces dernières craignent leur complète disparition. Avec cette nouvelle, les personnes de cette communauté se rendent compte qu'elles feront partie d'une communauté singulière, « *like we're all a tiny point in time*²³ ». Comme une personne le souligne dans un témoignage sur le blogue *The Nanchang project*, peut-être deviendrons-nous réellement des reliques de cette politique chinoise²⁴, une minuscule irrégularité dans l'Histoire, une poignée de graines transplantées de force dans des sols qui ne leur seront jamais tout à fait hospitaliers. Ainsi, la lecture de *Message from an Unknown Chinese Mother*, combinée aux récents événements, m'a confirmé que l'adoption internationale relève profondément de l'intime, tout en étant un sujet de société aux nombreuses ramifications.

²¹ Élaborée pour la première fois par Cedric Robinson en 1983 dans *Black Marxism*, cette théorie cherche à comprendre la relation entre capitalisme et racisme. (Heather Dorries et al., « Le capitalisme racial et la production de villes coloniales de peuplement »; *Espaces et sociétés*, vol. n° 190, n° 3, février 2024, p. 171-192, en ligne, <doi: [10.3917/esp.190.0171](https://doi.org/10.3917/esp.190.0171)>.) Amandine Gay explore cette relation dans une poupée en chocolat (Amandine Gay, *Une poupée en chocolat*, Paris, Remue-Ménage, 2021) lorsqu'elle souligne la dimension économique de la pratique de l'adoption internationale (p. 66-67), ainsi que la « marchandisation de l'altérité » que cette dernière crée (p. 188).

²² Le blog *The Nanchang Project* explore les récits et expériences d'adultes adoptés en Chine, axés sur la recherche de leurs familles biologiques et le processus de réunion. Le projet, fondé en 2018, est dirigé par des adultes adoptés et soutient les recherches via des tests ADN, des voyages en Chine, et des initiatives de sensibilisation. Depuis sa création, l'organisation a facilité plusieurs réunions familiales et documenté les émotions complexes et les défis liés à ces retrouvailles. Elle met également en lumière les histoires des familles biologiques, souvent marquées par des séparations déchirantes et des décennies de recherche. Source : The Nanchang Project. « *End of an Era: China's Adoption Program* », 9 septembre 2024, en ligne, <<https://www.nanchangproject.com/blog/end-of-an-era-chinas-international-adoption>>, consulté le 14 septembre 2024.

²³ *Ibid.*

²⁴ *Ibid.*

1.2. L'adoption internationale – Un enjeu profondément politique

Dans son livre *Une poupée en chocolat*, Amandine Gay vient documenter le sujet de l'adoption interraciale. Or, précise-t-elle d'emblée : « Il est encore difficile d'amener le grand public à considérer l'adoption comme un sujet politique, puisque tout ce qui touche à la famille semble relever de la sphère privée²⁵. » Dans son essai, Gay utilise son expérience personnelle pour déplier différents concepts entourant l'adoption internationale, dont entre autres : le racisme internalisé (haine envers sa propre identité raciale), le *colorblindness*²⁶ des familles adoptantes (l'idée que les races n'existent pas, effaçant ainsi les expériences réelles vécues par les personnes de couleur), le fardeau de la narration²⁷ (l'obligation de sans cesse justifier ses origines et sa structure familiale) et le fardeau de la gratitude²⁸ (le devoir d'être reconnaissant·e de notre situation malgré le fait que nous n'ayons jamais eu voix au chapitre). Ce livre, comme *Messages from an unknown Chinese Mother*, est venu me toucher, mais il a aussi changé ma vision sur la pratique de l'adoption internationale, mettant en mots des choses dont j'avais toujours eu l'intuition, sans réellement les comprendre. Il m'a aidé à mettre en perspective ma position en tant qu'adoptée interraciale, grâce notamment à ce passage qui avance que

pour qu'on puisse nous adopter, nous devons être séparées de nos familles de naissance et rien ne pourra jamais effacer cette réalité. Les circonstances politiques, économiques et sociales qui ont présidé à la séparation d'avec nos premières familles n'ont pas à être instrumentalisées par des universitaires blanches et bourgeoises en mal d'enfants. Les personnes adoptées ne sont ni l'occasion de faire une bonne action, ni un instrument de gratification égotique et encore moins une opportunité de se convaincre de la suprématie de l'Occident. Les adoptées transnationales ne sont pas des objets.²⁹

Amandine Gay traite du sujet de l'adoption internationale à partir d'une perspective politique. Comme mon mémoire s'intéresse principalement à la composition identitaire des adopté·es

²⁵ Amandine Gay, *Une poupée en chocolat*, Paris, Remue-Ménage, 2021, p. 35.

²⁶ *Ibid.*, p. 186.

²⁷ Dans un twitter, Amandine Gay nous donne la définition du fardeau de la narration : « *Le concept de fardeau narratif #narrativeburden a été développé pour mettre en lumière l'expérience des adopté·es sommé·es en permanence de raconter leur histoire : Et tu viens d'où ? Pourquoi tes parents sont blancs ? Elle est où ta vraie maman ? Etc.* » Source : Amandine Gay, Twitter, [@orpheonegra], en ligne, 3 mars 2020 9 :11 AM.

²⁸ Amandine Gay, *Op. Cit.*, p. 227.

²⁹ *Ibid.*, p. 175.

internationalement, je focaliserai sur trois notions qui déterminent la politisation de l'adoption selon l'autrice, et qui par le fait même, m'ont été particulièrement utiles dans mes recherches et ma démarche d'écriture. Ces trois notions – nécessaires à la compréhension de la composition identitaire chez la personne adoptée, car elles sont ce qui permet de reprendre le contrôle de la narration – sont « l'affirmation de positionnalité des adoptées, leur agentivité et la réappropriation de la narration³⁰. »

Le concept de positionnalité est cette idée qu'en tant que personne adoptée, il est important de réclamer notre identité mixte. Gay cite Gayatri Chakravorty Spivak et bell hooks pour renforcer l'idée que la connaissance d'une expérience renforce la crédibilité et la validité du discours³¹. Longtemps, les recherches et les récits de personnes adoptées étaient écrits *sur* ces personnes et non *par* ces personnes. L'expérience personnelle est souvent considérée comme étant trop subjective pour être prise en compte. Ce que défendent ces autrices — et que je défends également — c'est qu'au contraire, l'expérience vécue vient légitimer le discours. Pendant longtemps, j'ai pensé que j'étais une Québécoise pure laine, que mon apparence n'affectait en rien mon identité. Selon les recherches de Soleil Groh, cette sensation de faire réellement partie de notre culture d'adoption n'est pas un sentiment rare. En effet, « *previous research has suggested that approximatively two-thirds of transracial adoptees do not identify with their own race and that many instead associate with being white*³² ». Toutefois, la différence raciale reste une réalité, et cette différence peut être sentie dès l'âge de quatre ou cinq ans, où les enfants « *are able to recognize that they do not “match” their own caretakers*³³ ». Ainsi, pour les personnes adoptées interraciales, il est très laborieux de démêler et de définir son identité. Une étude de Kim Rooney chez la population des personnes adoptées de la Chine aux États-Unis vient illustrer ce fait avec son concept de « *triple-nothing* »³⁴. Les personnes adoptées ont une incapacité à s'identifier aux trois groupes auxquels ils pourraient être liés. Pour moi, par exemple, il a toujours été impossible de me reconnaître comme étant complètement Québécoise, vu le regard des autres qui me le refusaient ; je n'ai jamais eu l'impression d'être chinoise, étant complètement coupée de cette culture ; et le peu d'asio-canadien·nes que j'ai rencontrée dans ma vie possédaient toutes une

³⁰ *Ibid.*

³¹ *Ibid.*, p. 35.

³² Soleil Groh, *Op., cit.*, p. 18

³³ *Ibid.*

³⁴ Kim Rooney, *Op., cit.*

expérience de vie drastiquement différente de la mienne, ayant des parents qui leur ressemblaient, et il m'était ardu de connecter avec elleux. Ce *triple-nothing* est la raison même pourquoi la question de positionnalité est importante, car comme le demande Amandine Gay « [I] » enfant, ainsi vidée de son histoire, de sa culture et de ses croyances est-elle encore une personne ou juste un corps³⁵ ? » Se positionner dans son identité d'adopté·es internationale est primordial pour se sentir sujet, et non objet du discours. En s'appropriant ce statut dans un contexte donné, il se produit une reprise de pouvoir sur soi.

Cette positionnalité amène nécessairement un sentiment d'agentivité, mais cette dernière ne peut être acquise si la parole nous est refusée. Ainsi, le deuxième concept, celui de l'agentivité, vient soulever le problème de l'accès à la parole, intrinsèquement lié à celui de la représentation. Comment obtenir un espace pour ces voix et ces représentations ? Amandine cite les autrices de *Outsiders Whithin*, Jane J. Trenka, Julia C. Oprah et Sun Y. Shin, qui tentent de répondre au nœud du problème, mentionnant que nos voix d'adopté·es ont été réduites au silence et que nos expériences ont été polies et embellies par les agences d'adoption et parfois même par nos propres familles. Pour cette raison, elles ont opposé un contre-récit à la narration dominante, afin de se positionner comme sujet, et non plus comme objet³⁶. Le but premier de ce mémoire est dans la même lignée : créer un nouveau type de discours, qui pourra je l'espère, ouvrir une porte pour les personnes adoptées internationalement. Mes recherches et mon récit se veulent un outil pour agrandir cet espace où les recherches sur l'adoption sont effectuées par des personnes l'ayant vécue, et non pas par des expert·es ou des familles adoptantes. Il est temps de faire place aux voix des personnes adoptées qui seront en mesure non seulement d'ajouter de la crédibilité à ces recherches, mais qui leur permettront également d'exister en dehors du regard extérieur ; cesser d'être assujetti·es comme altérité et objet de recherche, mais bien d'apparaître comme sujet. Et cette notion d'agentivité reste essentielle dans la discussion, « puisque les adopté·es ne sont jamais à l'origine de leur déplacement³⁷. » J'ose espérer que cette prise de parole dans le milieu académique et littéraire pourra également offrir à d'autres adopté·es l'occasion de prendre la parole, offrant ainsi le droit d'exister en soi, pour soi.

³⁵ Amandine Gay, *Op., cit.*, p. 101.

³⁶ *Ibid.*, p. 37.

³⁷ *Ibid.* p. 181.

La question de la narration de soi reste donc primordiale, car le fait de se raconter permet de se positionner comme sujet, de reprendre le contrôle de sa vie par la narration. Dès le début de son essai, Amandine Gay affirme :

En racontant et en me racontant, j’arrive à faire sens de ce qui m’arrive et à me connecter au reste de la société. C’est en reprenant le contrôle de la narration que je m’émancipe du fardeau narratif, et que je crée l’espace nécessaire pour dire des choses complexes avec amour et détermination³⁸.

Comme Amandine Gay, j’ai moi aussi toujours cruellement manqué de récits et d’histoires qui résonnaient avec la mienne. Je me souviens de l’insistance de ma mère pour que je lise Kim Thuy ; elle avait eu la bonne intuition qu’il me ferait du bien de lire les mots d’une personne qui m’offrirait un reflet auquel m’accrocher. Évidemment, l’expérience d’immigrante de cette autrice pourrait être similaire à la mienne, mais elle ne correspond pas tout à fait à ce fait d’être complètement assimilée, avalée par une autre culture — violemment blanchie, noyée dans un bain d’eau de javel. Malgré tout, le fait d’avoir accès à ce type de récit m’a permis de me positionner dans mon identité, et de voir que raconter mon expérience de vie était aussi une possibilité. Il ne me restait qu’à prendre moi-même la parole. Cette prise de parole devient un réel acte de reprise d’agentivité et de résistance, si l’on réfléchit à comment une personne adoptée internationalement crée son identité. Sophia Marie Mattingly, dans « Inside Out : Identity, Family, and Narrative (Co)construction of Self Among Chinese International Adoptees », introduit la narration comme un outil essentiel à la formation d’une perception de soi. Citant Goffman, Foucault et Bruner, elle en vient à la conclusion que « *it is how people are situated among their peers that determine social identity*³⁹. » Ainsi, pour les personnes adoptées interraciales, cette capacité à situer son identité devient laborieuse, étant donné l’imposition constante du regard des autres et de la société occidentale sur notre identité. De fait, « *self-construction becomes a public rather than a private matter, in which the narrative of self is co-(re)created through social interaction*⁴⁰. » Jenny Heijun Wills, une adoptée de la Corée du Sud au Canada, résume bien cette idée dans la préface de son mémoire :

³⁸ *Ibid.*, p. 34.

³⁹ Sophia Mattingly, « Inside Out: Identity, Family, and Narrative (Co)construction of Self Among Chinese International Adoptees » Thèse, département de Philosophie, University of California, 2015, f. 14.

⁴⁰ *Ibid.*

This story, their stories are not all mine. Some of them, in fact, belong to no one at all, but are fantasies that seem to flower so naturally from the mouth of those who've grown lives out of half facts, wishful thinking, and outright lies. Who piece themselves together from the residue of lost records. From withheld or secreted records. Whose orphanages and agencies have been evasively destroyed by fire and flood. Or by shame. We are told there's nothing left of the people or places or lives we might have had. We're told they – and our knowledge of them – do not belong to us. They never did. And so, these stories are nothing special – only echoes of memories and alibis. But they are all I have⁴¹.

Notre histoire, et notre pouvoir de la raconter, c'est tout ce que nous avons. Voilà pourquoi ce dernier aspect concernant la narration de soi se trouve au cœur de ma démarche et de mes recherches sur le sujet.

1.3. Similitudes et différences – L'adoption et la migration

L'objectif de départ de ma maîtrise était d'éclairer les similitudes entre les écrits des personnes immigrantes de deuxième génération et les personnes adoptées, en observant leurs expériences de vie commune et les procédés utilisés dans leurs textes. Cependant, le maigre corpus du second groupe a fait éclore un désir en moi, celui de me concentrer sur l'écriture d'un récit utilisant une forme hybride, fragmentée et autothéorique qui viendrait répondre aux enjeux révélés par l'identité trouble des personnes adoptées internationalement. Je trouve toutefois important et nécessaire de présenter ce qui sépare et ce qui lie ces deux expériences, puisqu'elles se font écho et me permettent d'avoir une base théorique sur le terrain encore peu exploré des recherches *sur et par* les personnes adoptées. Récemment, alors que je lisais Anzaldúa, je me suis reconnue dans ses réflexions sur l'hybridité :

Chicanos and other people of color suffer economically for not acculturating. This voluntary (yet forced) alienation makes for psychological conflict, a kind of dual identity – we don't identify with the Anglo-American cultural values, and we don't totally identify with the Mexican cultural values. We are a synergy of two cultures with various degrees of Mexicanness or Angloness. I have also internalized the

⁴¹ Jenny Heijun Wills, *Older sister: not necessarily related*, Hardcover edition, Toronto, Ontario, McClelland & Stewart, 2019, préface.

*borderland conflict that sometimes I feel like one cancels out the other and we are zero, nothing, no one*⁴².

Or, si les questions concernant les métissages viennent profondément me toucher, elles restent toujours un peu à côté de ma réalité, puisqu'en tant que personne adoptée, l'autre versant des deux identités hybrides est tout simplement absent ; je ne sens pas que mes identités s'annulent, j'ai plutôt l'impression que l'une d'entre elles n'est composée que de vide, comme un trou noir, qui finit par avaler ma mixité, avaler mon identité. Ainsi, certains enjeux de l'immigration viennent se superposer à ceux de l'adoption internationale, et lire les théories de Cathy Hong Park, de Tessa McWatt, de Gloria Anzaldúa et de tant d'autres m'a permis de souligner certains manques dans le domaine des recherches concernant l'adoption, tout en me donnant un appui théorique sur lequel pouvait s'appuyer mes réflexions.

La ville de Sherbrooke étant plus petite que Montréal, j'ai eu peu de contact avec d'autres personnes asiatiques. Toutefois, comme il s'agit de la 4e ville au Québec en ordre de grandeur, sa population reste diversifiée. Ainsi, durant mes années scolaires, j'ai été en contact avec différent·es camarades de classe dont les parents avaient immigré au Québec avant ou peu après leur naissance. Ces personnes avaient en commun de toutes utiliser le patois québécois, de regarder les mêmes émissions que moi sur Vraktv et Télé-Québec, et de se fondre de façon plus aisée dans la société estrienne que leurs parents, qui eux n'avaient pas acquis les mêmes codes que nous en grandissant. Ce « nous » venait toutefois rapidement s'effriter, par leur nom provenant de leur langue d'origine, leur équipe de soccer favorite, la cuisine de leur mère, la langue dans laquelle ils parlaient à la maison. Ils avaient toutes sortes de manières de se rattacher à leur culture première, chose que je n'ai jamais eu l'occasion d'expérimenter. En effet, mon nom québécois se fondait dans la masse, je n'avais aucun attachement à la culture chinoise et prononcer ne serait-ce qu'un « bonjour » en mandarin relevait du miracle pour moi.

Pour commencer, les différences notables entre les personnes immigrantes de deuxième génération et les personnes adoptées relèvent principalement de disparités culturelles et familiales. Comme je l'ai mentionné plus tôt, la plupart de mes amis avaient un attachement fort à leur culture d'origine.

⁴² Gloria Anzaldúa, *Borderlands. La frontera: the new mestiza*, San Francisco, Aunt Lute Books, 2022, p. 70.

Je me souviens des débats animés à la table de la cafétéria concernant les équipes de soccer ou les Jeux olympiques, ou encore, mon ami marocain me présentant avec fierté ses habits traditionnels dans lesquels il priait. Cet attachement à leur culture d'origine relevait d'un lien qu'ils avaient toujours avec celle-ci grâce à leurs parents et à d'autres membres de leur famille qui se trouvaient encore là-bas. Du côté de l'adoption internationale, si l'on observe spécifiquement le cas de la Chine, « *because the majority of Chinese adoptees were adopted as young infants, they do not have any recollection of their birth country's culture during their brief time in China, which also adds to the sense of disconnect from their birth culture*⁴³. » Cette déconnexion, imposée à un jeune âge, empêche l'enfant de se rattacher à son pays d'origine, ce qui est une différence notable avec les enfants issues de parents immigrants.

Un autre élément à considérer dans ces différences inscrites dans la culture, mais qui doit être à mon avis mentionné séparément, est la question de la langue. Bien souvent, étant donné que la langue parlée à la maison différait de celle utilisée à l'école, mes ami·es se retrouvaient dans une sorte d'insécurité linguistique. Souvent, le français leur posait des difficultés, et je les entendais régulièrement intégrer des mots de leur langue maternelle lorsqu'ils parlaient avec d'autres personnes de leur communauté. J'ai toujours envié le naturel de cette hybridité, moi qui, lorsque l'on s'adressait à moi en mandarin, baissais la tête, humiliée de devoir répondre que je ne parlais que français. Dans son livre *Boderlands*, Anzaldúa présente un chapitre complet sur la langue, et défend l'utilisation du *spanglish*. Pour elle, sa langue est intimement liée à son identité, tellement qu'elle affirme que « *until I can accept as legitimate Chino Texas Spanish, Tex-Mex and all the other languages I speak, I cannot accept the legitimacy of myself*⁴⁴. » Les personnes adoptées ressentent bien cette hybridité, mais pour eux, elle s'exprime parfois plus difficilement étant donné le manque de connexion à la culture d'origine. Cela devient ainsi une hybridité muette, un métissage aphone qui tente de s'exposer, sans avoir la capacité de le faire.

Malgré ces différences, plusieurs expériences sont partagées entre les personnes adoptées et les personnes immigrantes de deuxième génération. Chez les adopté·es comme chez les immigrant·es, par exemple, Amandine Gay parle du « fardeau de la gratitude »⁴⁵, qui se traduit comme notre

⁴³ Soleil Groh, *Op., cit.*, p. 30.

⁴⁴ Gloria Anzaldúa, *Op., cit.*, p. 66.

⁴⁵ Amandine Gay, *Op., cit.*

nécessité de se sentir reconnaissant·es d'avoir été « sauvé·es » par nos parents adoptifs, et qu'il est de notre devoir de réussir notre vie, sans quoi nous serions ingrat·es vis-à-vis celleux qui nous ont élevé·es. L'autrice mentionne l'importance de renverser cette vision :

quand vous nous dites qu'on a eu de la chance d'être adoptées, vous nous ramenez au fardeau de la gratitude. Vous nous rappelez ce qu'on nous a martelé dans notre enfance : nous sommes censées être reconnaissantes [...] Toujours en avance sur son temps, Marie-Claude [sa mère] avait compris qu'il fallait subvertir le discours courant sur l'adoption et inverser la charge de la gratitude. Sans mon frère et moi, mes parents n'auraient pas pu fonder une famille⁴⁶.

Le fardeau de la gratitude incite également les adopté·es à être non seulement reconnaissant·es, mais les invite aussi à bien s'intégrer à la culture d'adoption. Dans *Une poupée en chocolat*, Amandine Gay nous dit que les enfants adopté·es « grandissent et finissent par ressembler de plus en plus à des immigrés⁴⁷ » et souligne que plus le temps avance, plus les parents adoptifs ont de la difficulté à s'associer à leurs enfants. Elle va même un peu plus loin, et affirme que les « compliments qu'on vous fait dans la rue à propos de votre bonne action se raréfient⁴⁸ », dénonçant ainsi l'investissement narcissique souvent présent chez les parents adoptifs. Il faut donc réussir, être heureux·se et s'intégrer le mieux possible pour éviter tout inconfort chez notre famille adoptive. Or, les personnes dont les parents ont immigré au Québec avant ou peu après leur naissance semblent vivre le même fardeau. En effet, chez mes ami·es, par exemple, il y avait la pression de bien réussir à l'école, l'ascension de l'échelle sociale et l'assimilation à la culture québécoise. Dans son livre *Rien du tout* Olivia Tapiero dépeint cet aspect lorsqu'elle écrit ceci : « *Une Montréalaise, une vraie petite Montréalaise*, répète ma mère, comme pour m'enfoncer dans ce pays où elle n'a pas su naître⁴⁹. » Et un peu plus loin, elle mentionne « cette dette qui est celle de tous les enfants d'immigrés, l'obligation d'être heureuses, c'est-à-dire l'obligation d'être aussi blanches que possible⁵⁰. » Ainsi, même si les deux expériences ne découlent pas de la même source, elles ont un effet semblable. Nicholas Dawson rejette également ce fardeau de la gratitude dans son livre *Désormais ma demeure*, réclamant le droit à ne pas être heureux, le droit à la dépression, « une

⁴⁶ *Ibid.*, p. 86-87.

⁴⁷ *Ibid.* p. 83.

⁴⁸ *Idem*.

⁴⁹ Olivia Tapiero, *Rien du tout*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2021, p. 63.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 69.

dépression qui nous est propre, c'est-à-dire qu'elle traverse l'histoire — le colonialisme, les dictatures, les génocides, les exils et le racisme⁵¹. »

L'autre expérience que partagent la personne adoptée internationalement et la personne immigrante de seconde génération est celle du racisme. J'ai lu l'essai *Shame on me* de Tessa McWatt pendant la pandémie, alors que le monde accusait la Chine — et par le fait même, me pointait du doigt — d'être coupable, alors que jamais je ne m'étais réellement associée à mon pays d'origine auparavant. La violence envers les personnes asiatiques a monté en flèche durant ces mois⁵², et malgré tout, ma famille adoptive n'arrivait pas à comprendre ma frustration, ma tristesse et mon angoisse. « Fais juste les ignorer, me disait mon oncle. C'est juste quelques idiots. » La légèreté de leur réaction m'a ouvert les yeux sur une réalité : jamais ils n'avaient considéré que la différence de mon apparence physique pouvait avoir un réel impact sur moi. Pourtant, comme Tessa McWatt le mentionne dans son livre, « race is a construct, but the consequences of how culture uses race are real, as is the violence committed against people for what they look like⁵³. » Cette discrimination qui ne découlait que de mon apparence était une expérience que je vivais de plein fouet pour la première fois. Ce sont mes ami·es racisé·es, qui elleux avaient appréhendé cette réalité depuis leur plus jeune âge grâce à l'expérience de leurs parents, qui m'ont le plus écoutée, avec empathie et bienveillance, alors que je tentais de comprendre ce qui m'arrivait. Les membres des familles immigrantes racisées dans les pays occidentaux majoritairement blancs possèdent plus d'outils pour préparer leurs enfants face au racisme potentiel qui les menace, car iels le vivent également.

Le danger de l'adoption internationale est que « les parents blancs qui adoptent des enfants de couleur endosseront du même coup une nouvelle responsabilité : prendre conscience de la race⁵⁴ ». Évoluer dans un environnement *color-blind* devient un plus grand risque chez les personnes adoptées, ce qui entraîne un faux sentiment de sécurité et nous fait croire que la race n'est pas un

⁵¹ Nicolas Dawson, *Désormais, ma demeure*, Montréal, Triptyque, coll. « Collection Queer », 2020, p. 86.

⁵² Les statistiques des agressions sur les personnes asiatiques au Québec sont reportées dans un article de journal paru en mars 2021. Source : Marie-Ève Morasse, « *Les actes racistes contre les Asiatiques multipliés par cinq. Covid-19. 1 an de pandémie* », *La Presse*, 2 mars 2021, en ligne, <<https://www.lapresse.ca/actualites/covid-19/2021-03-02/un-an-de-pandemie/les-actes-racistes-contre-les-asiatiques-multiplies-par-cinq.php>>, consulté le 28 août 2024.

⁵³ Tessa McWatt, *Shame on me: an anatomy of race and belonging*, Toronto, Random House Canada, 2020, p. 22.

⁵⁴ Eddo-Lodge dans Amandine Gay, *Op., cit.*, p. 147.

enjeu réel dans la société⁵⁵, mais comme Amandine Gay le souligne, « c'est mon apparence physique qui détermine la manière dont je suis perçue, et donc mon expérience sociale⁵⁶ ». Malheureusement, malgré le fait que les enfants adopté·es internationalement peuvent être intégrés, aimés et élevés dans une culture blanche, celle-ci continuera à **les** rejeter vu leur apparence physique qui témoigne de leur altérité. Toutefois, je tiens moi aussi à rappeler que « si notre immersion dans des familles blanches ne nous protège ni du racisme structurel ni des agressions quotidiennes, elle crée néanmoins un lien de proximité avec la blanchité⁵⁷ », et qu'il est important de le comprendre afin de se situer et de prendre conscience que cette position porte en elle, oui un préjudice, mais également un privilège. Cette expérience commune du racisme chez les personnes adoptées et les personnes immigrantes de seconde génération est importante dans mes recherches, car l'étude de différents témoignages de personnes racisées est venue soutenir et nourrir mes propres réflexions.

Mon désir n'était pas d'établir un jugement sur les expériences d'assimilation entre les personnes immigrantes et les personnes adoptées ; chacune possède ses propres caractéristiques qui entraînent ses propres défis. Mais malgré les similitudes de ces expériences, je désire souligner qu'une coupure nette et violente se produit lors d'une adoption à l'international, encore plus spécifiquement lors d'une adoption interraciale, étant donné que l'enfant n'a aucun accès à sa culture d'origine. « L'adoption transraciale est avant tout une expérience de la dépossession⁵⁸. », nous dit Amandine Gay, qui nous rappelle également que « les adoptées figurent l'altérité, mais ne sont pas autorisées à l'incarner et à la vivre, étant coupées de leurs cultures d'origine dès le plus jeune âge⁵⁹. » Ainsi, lorsqu'on se retrouve dépossédé·es si tôt dans la vie de notre identité, quelles sont les mesures possibles pour permettre cette reprise d'agentivité qui a été mentionnée plus tôt ? C'est l'une des réponses que tente d'offrir mon mémoire.

2. Les ressorts littéraires

⁵⁵ Soleil Groh, *Op., cit.*, p. 22.

⁵⁶ Amandine Gay, *Op., cit.*, p. 114.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 111.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 114.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 181.

Mon mémoire hybride n'est pas uniquement un outil pour ouvrir un espace pour les voix des personnes adoptées, il s'agit aussi d'une œuvre qui veut défendre la pratique de la narration de soi et de son expérience comme un outil littéraire de réappropriation d'agentivité pour les personnes adoptées internationalement. Car, comme le rappelle encore Amandine Gay, « les mots sont éminemment importants lorsque vous vous situez dans la marge de la marge et que vous êtes constamment définie par les autres ; par une histoire de violences, de migrations forcées et de dépossessions culturelles⁶⁰. ». Le récit de soi d'une personne adoptée peut utiliser différents aspects formels spécifiques afin de pratiquer cette reprise d'agentivité, dont l'hybridité, l'autofiction et l'autothéorie.

2.1. L'hybridité — Vivre dans les craques du plancher

J'ai découvert le concept d'hybridité pour la première fois lorsque j'ai lu *Nous sommes un continent*, une correspondance mestiza entre Nicholas Dawson et Karine Rosso. Cette écriture hybride (dans le genre littéraire et dans la langue qui allie français et espagnol) venait entre autres refléter une identité multiple⁶¹, et elle a ouvert pour moi un monde de possibilités. S'appuyant sur les théories de Gloria Anzaldúa, les auteur·ices s'interrogent sur leur identité métissée, et cherchent à saisir comment cette position, qui les repousse dans la marge, peut offrir la possibilité de « décentrer la parole blanche, unilingue et consensuelle qui domine les médias et la culture⁶² ». J'ai été interpellée par ces questions sur la position d'entre-deux, car comme Anzaldúa l'exprime si bien, cette position me pétrifie : « *[a]lienated from her mother culture, “alien” in the dominant culture, the woman of color does not feel safe within the inner life of her Self. Petrified, she can't respond, her face caught between los intersticios, the spaces between the different worlds she inhabits*⁶³ ». Pour contrer cette paralysie, j'ai continué à étudier le concept d'hybridité. Chez Homi K. Bhabha dans son livre *Les lieux de la culture*, celui-ci est exploré au niveau culturel :

Ce qui est innovant sur le plan théorique et crucial sur le plan politique, c'est ce besoin de dépasser les narrations de subjectivités originaire et initiales pour se

⁶⁰ *Ibid.*, p. 117.

⁶¹ Nicholas Dawson et Karine Rosso, *Nous sommes un continent: correspondance mestiza*, Montréal, Triptyque, 2021, p. 16.

⁶² *Ibid.*, p.8.

⁶³ Gloria Anzaldúa, *Op.*, *cit.*, p. 32.

concentrer sur les moments ou les processus produits dans l'articulation des différences culturelles. Ces espaces « intersticiels » offrent un terrain à l'élaboration de ces stratégies du soi — singulier ou commun — qui initie de nouveaux signes d'identité, et des sites innovants de collaboration et de contestation dans l'acte même de définir l'idée de société⁶⁴.

L'auteur souligne ici un besoin de dépasser les narrations dominantes pour se concentrer sur celles qui seraient dans les espaces intersticiels. Cet espace serait propice à l'exploration de nouvelles identités grâce à des « stratégies du soi », et c'est exactement là que je tente de m'inscrire en tant que personne adoptée internationalement.

Ainsi, cette hybridité porte plusieurs significations au niveau littéraire. Tout d'abord, son utilisation reflète de façon concrète l'appartenance identitaire multiple de la personne adoptée. Tessa McWatt, dans son livre *Shame on me*, mène une enquête sur son propre corps qui contient une multitude d'identités. Pour elle, « *the body is a site of memory. If race is made by erecting borders, my body is a crossing, a hybrid many times over. My black and my white and my brown and yellow and red body is stateless, is chaos*⁶⁵. » Cette multiplicité est toutefois expérimentée différemment chez la personne adoptée, étant donné l'absence d'un des versants de son identité. De plus, un syndrome de l'imposteur vient s'ancrer un peu plus profondément dans notre peau, en raison de notre complète déconnexion à notre culture d'origine : « [m]on corps me trahit sans cesse, je suis noire chez les Blanches et blanche pour les Noires⁶⁶ », confie Amandine Gay. Par la suite, l'hybridité devient un moyen de refuser l'imposition du regard stéréotypé occidental. Chimamanda Ngozi Aidchie théorise la « *single story* » ce moment où l'on « *create a single story, show people as one thing, as only one thing, over and over again, and that is what they become*⁶⁷. » Les personnes racisées sont souvent dépeintes comme monolithes, représentées par des stéréotypes qui risquent de figer l'identité de ces personnes dans ceux-ci. L'utilisation de l'hybridité permet de refuser cette représentation unique par sa forme éclectique, et permet de représenter la complexité d'un être qui

⁶⁴ Homi K. Bhabha, *Les lieux de la culture: une théorie postcoloniale*, Paris, Éditions Payot & Rivages, coll. « Petite biblio Payot », 2019, p. 32.

⁶⁵ Tessa McWatt, *Op., cit.*, p. 18.

⁶⁶ Amandine Gay, *Op., cit.*, p. 93.

⁶⁷ Chimamanda Ngozi Adichie, « The danger of a single story », [video], 7 octobre 2009, en ligne, <<https://www.google.com/search?q=chimamanda+ngozi+adichie+single+story&oq=chimamanda+ngozi+adichie+single&aqs=chrome.0.0i13i19i512j69i57j0i13i19i512i4j0i19i22j30i4.7563j0j7&sourceid=chrome&ie=UTF-8#fpstate=ive&vld=cid:a9683fae,vid:D9Ihs24Izeg,st:0>>, consulté le 8 avril 2021.

résiste à l'imposition d'un regard monolithique paralysant. Finalement, l'hybridité, par sa nature multiple, permet un mouvement constant. En effet, en ne se limitant pas à un seul genre littéraire, ou même un seul médium artistique, la pensée créatrice — et critique — se trouve toujours en mouvement, permettant l'investissement de nouveaux espaces.

2.2. L'autofiction — Reprendre le contrôle de la narration

Intimement liée à l'hybridité se trouve le genre de l'autofiction. Néologisme inventé en 1977 par Serge Doubrovsky, l'autofiction reste un genre difficile à définir, comme il désigne « un lieu d'incertitude esthétique⁶⁸. » En effet, l'autofiction est toujours en mouvement, ne se laisse pas catégoriser, car comme le dit Madeleine Ouellette Michalska dans son livre *Autofiction et dévoilement de soi*, l'autofiction « pose un rapport au texte qui se situe entre subjectivité et objectivité, rupture des codes et distinctions référentielles, mutations sociales et déplacements culturels⁶⁹. » Ce genre littéraire étaye bien l'instabilité identitaire chez les personnes adoptées, mais il est aussi un outil important pour la reprise d'agentivité. Étant donné que le « moi est objet de connaissance et d'investigation [et qu'il] est le réservoir de signes où chacun cherche sa vérité, le lieu d'où peut surgir un supplément d'existence, une confirmation identitaire, rassurante et transmissible⁷⁰ », j'oserais affirmer que l'autofiction devient un genre nécessaire pour une narration provenant d'une personne adoptée. En effet, la fragilité identitaire qui nous caractérise semble ouvrir une faille qui ne peut être comblée que par une narration au « je », par un récit de soi, par l'autofiction. Dans un article publié dans *Liberté* « Les récits de soi au cœur du monde », Karine Rosso mentionne cette nécessité de l'autofiction afin de retrouver son agentivité : « [p]our devenir sujet, il faut trouver ses propres mots, se frayer un sillage dans la parole. Tous les récits du moi font exactement cela, trouver leur place dans la parole pour qu'advienne le sujet⁷¹. »

⁶⁸ Philippe Gasparini, *Autofiction une aventure du langage*, Paris, Seuil, 2008, p. 7.

⁶⁹ Madeleine, Ouellette-Michalska, *Autofiction et dévoilement de soi: essai*, Montréal (Québec), XYZ, coll. « Collection Documents », 2007, p. 75.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 28.

⁷¹ Paroles de Karine Rosso dans : Rosalie Lavoie, « Les récits de soi au coeur du monde : entretien avec Karine Rosso », *Liberté*, n° 337, hiver 2023, p. 22-23.

L'utilisation de l'autofiction est nécessaire, mais sa forme ne reste pas linéaire, et peut se présenter en fragment. Or, l'utilisation de la forme fragmentaire peut elle aussi être considérée comme une autre représentation de l'identité éclatée de la personne adoptée. Audre Lorde exprime bien comment il est possible de trouver un sentiment d'autonomisation lorsqu'on se permet d'assumer sa pluralité :

As a Black lesbian feminist comfortable with the many different ingredients of my identity, and a woman committed to racial and sexual freedom, I find I am constantly being encouraged to pluck out some one aspect of myself and present this as the meaningful whole, eclipsing or denying the other parts of self. But this is a destructive and fragmenting way to live. My fullest concentration of energy is available to me only when I integrate all the parts of who I am⁷².

Contrairement à Lorde, je voudrais toutefois mettre de l'avant cette fragmentation au lieu de tenter de la faire disparaître ; en faire le centre de cette identité, le centre de « *who I am* », car ces failles qui composent l'identité des personnes adoptées sont bien souvent irréparables, et il nous faut intégrer ces fragments qui nous constituent au lieu de tenter de les fusionner. De plus, la forme du fragment est liée au trauma de l'identité de la personne adoptée qui subit non seulement l'arrachement à sa culture d'origine à un très jeune âge, mais il vient également faire état de l'expérience quotidienne de l'aliénation envers sa propre identité. En effet, « l'abandon génère du trauma. Le racisme, le classisme et le sexism aussi. On guérit plutôt bien du premier quand la famille est saine. On se remet rarement des seconds⁷³ ». Chez les personnes adoptées transnationalement, plus spécifiquement en Chine, le trauma découle de plusieurs éléments : l'abandon de la mère biologique, le manque de soin dans les orphelinats, puis le racisme et le racisme internalisé causés par la migration forcée. De ce fait,

[l]a réinvention du trauma, par l'injection de fiction dans le matériau bibliographique, permet d'explorer le gouffre qui subsiste entre la vivacité des actes de violence et l'irréalité qui enrobe leur souvenir. Maîtriser le récit permet de faire bouger les scènes figées en soi, de les décloisonner et, donc, de surmonter la répétition traumatique⁷⁴.

⁷² Audre Lorde, *Sister outsider: essays and speeches*, California, Crossing Press, coll. « The Crossing Press feminist series », 1998, p. 120.

⁷³ Amandine Gay, *Op., cit.*, p. 86.

⁷⁴ Marie-Pier Lafontaine, *Armer la rage: pour une littérature de combat*, Montréal, Héliotrope, 2022, p. 63-64.

Donc en plus d'être un outil de subversion afin de se situer et de retrouver son agentivité, le fragment devient nécessaire dans la narration de soi chez une personne adoptée, comme il s'agit de l'unique forme qui permet de mettre en récit l'éclatement identitaire et les différents traumas vécus.

2.3. L'autothéorie – Créer afin de *se* créer

L'hybridité, l'autofiction et les fragments sont des formes littéraires qui s'entremêlent et convergent vers une pratique vers laquelle je tends : l'autothéorie. Le concept de l'autothéorie m'est apparu assez tôt dans mon parcours, de façon oblique, c'est-à-dire qu'il s'est glissé dans mon apprentissage discrètement, sur la pointe des pieds, lorsque j'ai participé au cours *Littérature et féminisme* durant ma première session au baccalauréat. Le cours présentait entre autres les textes de bell hooks, d'Audrey Lorde et de Virginie Despentes, qui m'ont immédiatement interpellée, sans toutefois réaliser que leur pratique relevait de l'autothéorie. Quelques années plus tard, j'étudiais encore ces autrices dans mes séminaires, et j'ai rapidement fait un lien entre ces autrices qui utilisaient le «je» et leurs expériences personnelles pour théoriser différents savoirs antiracistes, féministes, classiste... Ainsi, l'autothéorie, comme l'indique Lauren Fournier dans son livre *Autotheory as Feminist Practice in Art, Writing and Criticism*, apparaît durant la première moitié du 21^e siècle, et pourrait se définir comme «*theory and performance, autobiography and philosophy, research and creation, knowledge that emerges from lived experience and material-conceptual experiments in the studio and the classroom*⁷⁵.» Séparée du genre du mémoire, l'autothéorie fait appel à l'expérience personnelle. Or, il ne s'agit pas simplement d'utiliser l'anecdotique comme outil narratif, ou de partager des informations personnelles avec un fil narratif. L'autothéorie se veut un outil qui permet de réfléchir avec l'expérience vécue du/de la narrateur·ice. Fournier réfère au terme *life-thinking*, introduit par Bhanu Kapil sur Tweeter⁷⁶ et arrive à la conclusion que l'autothéorie est un objet qui continue à réfléchir sur lui-même tout en se créant :

Autotheory involves a reflexive movement between and among thinking, making art, living and theorizing. In all its plurality, autotheory can be defined by this self-

⁷⁵ Lauren Fournier, *Autotheory as feminist practice in art, writing, and criticism*, First MIT Press paperback edition, Cambridge, Massachusetts London, England, The MIT Press, 2022, p. 29.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 15.

*reflexive movement among art, life, theory, and criticism – a movement encompassed in Bal's description of autotheory as a “spiral-like activity*⁷⁷.

L'autrice nous révèle dans son livre que la pratique de l'autothéorie a été investie majoritairement par des femmes ou des personnes dans la marge, car elles se sentaient « *more empowered to use their positioning and life experience as a basis from which theorize publicly*⁷⁸. »

Dans mon mémoire, l'utilisation de l'autothéorie se révèle pertinente à trois niveaux : elle offre de combler un manque dans l'espace public concernant l'adoption internationale ; elle permet un nouveau type de reprise du discours et par le fait même, d'agentivité ; et elle forme, comme avec l'hybridité et l'autofiction, un parallèle formel intéressant avec l'identité d'adopté internationale. Mon récit se veut autoréflexif, car il s'agit d'un reflet de la narratrice qui s'efforce de comprendre les enjeux littéraires soulevés par son identité de personne adoptée. Elle cherche à théoriser son expérience en la nommant, puis en réfléchissant avec, ce qui donne un aspect « méta » à son écriture. Mais ses recherches théoriques la mettent sans cesse dans des impasses, car elles ne correspondent jamais tout à fait; alors elle tente de se créer sa propre théorie en même temps de sa propre genèse. Une figure importante émerge dans le récit, et utilise ce procédé pour créer sa propre théorie : celle du puits d'ascenseur. L'image est inspirée par la cage d'escalier d'Homi K. Bhabha, qui développe cette métaphore afin d'illustrer comment il est possible de naviguer les espaces interstitiels mentionnés un peu plus tôt. Bhabha, dans son livre *Les lieux de la culture*, vient pointer un nouvel espace qui serait hybride et constamment en mouvement, mais la narratrice découvre que son espace à elle ne peut être représenté que par le vide, qui représente l'arrachement vécu d'une personne adoptée, et le transforme donc en image du puits de l'ascenseur qui fait appel à la chute et au trou, deux représentations que j'estime essentielles chez les personnes adoptées. Le récit que je propose est aussi une reconfiguration d'une vie qui tente de se soustraire à la narration qu'on tente de lui imposer depuis toujours. La narratrice raconte, en fragment différents événements de sa vie, les reconstruit et les reconfigure dans une ellipse qui cherche la répétition afin d'émettre des réflexions face à son propre vécu et à sa propre écriture. Il s'agit d'une tentative de dégager du sens de son expérience. Loin du récit linéaire biographique, cette reconstitution, lui permet de s'écrire

⁷⁷ *Ibid.*, p. 68.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 24.

elle-même, et ainsi de se donner une nouvelle naissance qui lui serait complètement sienne, contrairement à celle dont on lui a enlevé le droit à la connaissance depuis toujours.

Finalement, si l'on accepte la conception de l'autothéorie comme un objet qui continue à réfléchir sur lui-même, il est possible d'offrir l'hypothèse que la personne adoptée l'est tout autant. Étant arrachée à un jeune âge à sa famille biologique et à son pays d'origine, la personne adoptée perd son statut de sujet pour devenir objet, et devient condamnée à l'ignorance complète de ses origines, ce qui entraîne un constant questionnement. De plus, l'utilisation de l'autothéorie ne se cantonne pas qu'à la littérature, au contraire, elle invite à la performance. Lauren Fournier souligne l'idée de Shannon Bell, qui est que « *performance, and performance art specifically, is a way of embodying theory*⁷⁹ » Ma pratique d'écriture n'en est qu'une parmi mes recherches, car je crois, comme Fournier, que « *[t]heory, here, is a discourse embedded in academic institutions that might see as inaccessible – at best daunting, at worst, hostile and violent*⁸⁰. » En tant que professeure de danse et performeuse, j'investigue les questions d'identités chez les personnes adoptées grâce à une autre pratique, celle qui étudie le mouvement du corps. Je tente de trouver le lien entre le mouvement du corps et le mouvement du langage, alors que ceux-ci sont tous deux assujettis à une aliénation forcée. Mon mémoire constitue un tâtonnement face à ces premières investigations, et vient mettre en lumière comment ces mouvements affectent notre relation avec notre corps. Si j'ose espérer avoir répondu partiellement à la question du mouvement du langage chez la personne adoptée internationalement, je continue de me questionner sur la façon dont s'inscrit le mouvement dans le corps de celle-ci. Mon récit hybride tente de suivre quelques pistes grâce à la narratrice qui expose ses différentes réflexions sur son emploi de performeuse dans un bar et son parcours atypique en danse.

3. Conclusion

Pendant longtemps, j'ai cherché des histoires qui feraient écho à la mienne, des récits qui viendraient me toucher directement. Lorsque j'ai lu Amandine Gay, quelque chose s'est allumé en moi. Un feu, ou un désir, quelque chose d'impossible à éteindre, car l'autrice venait me faire

⁷⁹ *Ibid.*, p. 18.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 25.

prendre conscience que « l'adoption est avant tout un ressort narratif, un accessoire au service du récit, miroir des questions existentielles partagées par l'ensemble de l'humanité : qui sommes-nous et d'où venons-nous⁸¹ ? » Ainsi, mon mémoire se veut un objet qui comble un peu le vide qu'entraîne cette question, ou encore, en amortit un peu la chute ; une œuvre hybride, autofictionnelle et autothéorique qui s'écrit dans l'entre-deux, dans l'attente, car comme Xinran l'écrit, « *[t]here is an emptiness that can never be filled, there is an ache felt by the brokenhearted birth mother, by the adoptive family in the West, and by the daughter who will spend the rest of her life in a dual embrace – because the life she lives is a product of great joy but also of great sorrow*⁸². » Et ce récit hybride est le mien, mais il ne m'appartient déjà plus ; je l'offre à celles et ceux qui sont encore en suspension dans ce *dual embrace*, espérant qu'il puisse offrir un espace où enfin, les personnes adoptées pourront se poser en toute sérénité et sentir qu'iels sont arrivé·es *somewhere they belong*.

⁸¹ Amandine Gay, *Op.*, *Cit.*, p. 230.

⁸² Xinra, *Op.*, *cit.*, p. xvii.

L'ORIGAMI. MÉMOIRE D'UN OISEAU EN CHUTE LIBRE

5^e étage

And so the black holes in my memory become part of the story.

I mean, they are the story.

- Amy Berkowitz, *Tender point*, p. 69

Mes yeux sont aveuglés par les lumières laser et pendant un instant, j'ai l'impression de perdre l'équilibre du haut de l'étroite plateforme, perchée sur mes talons de huit pouces. La sensation d'instabilité ne dure qu'une fraction de seconde. Mes abdominaux se contractent, me permettant de continuer ma performance. La musique est si forte qu'elle fait vibrer les os de ma cage thoracique, tandis que des gouttes de sueur perlent sur mon front, dégoulinant sur mon visage lourdement maquillé. Je les laisse couler.

The show must go on.

Les mains de maman s'activent sur la corde à linge dans une mécanique bien rodée. Le soleil éclaire son visage quand elle le relève pour accrocher un énième morceau de vêtement au son du grincement de la poulie. Un peu plus tôt, perchée sur le minuscule balcon à l'arrière de la maison, elle m'a demandé de délaisser les arbres dans lesquels je m'amusais à grimper pour lui amener ma salopette en jeans afin qu'elle la nettoie dans la prochaine brassée. J'ai fait le tour du terrain, mais je me suis arrêtée lorsque j'ai repéré dans l'herbe, tout proche de la véranda, une surprise à lui offrir.

« Maman, regarde ce que j'ai trouvé ! »

Elle se tourne vers moi. En voyant le petit oiseau noir et jaune au creux de mes mains, elle laisse échapper un cri de surprise. Je sursaute et l'animal tombe au sol. Son bec orange, légèrement entrouvert, pointe dans ma direction alors que ses pattes forment un angle incongru. Il me semble encore plus piteux que lorsque je l'ai trouvé dans l'herbe. Avec douceur, maman me propose d'aller l'enterrer dans le jardin.

Je crois que c'est à ce moment que j'ai commencé à éprouver de la tendresse pour les choses brisées.

La pelle métallique traverse la couche de glace dans un chuintement satisfaisant. Papa répète son geste trois fois encore, traçant des lignes nettes dans la neige, comme s'il découpait une part de gâteau géant. Lorsque les quatre côtés du cube sont formés, il enfonce l'outil une dernière fois, légèrement en angle, pour en extraire une brique presque parfaite. Toujours en silence, mais avec un air de satisfaction, il l'ajoute à la paroi du fort que nous avons commencé à bâtir dans la grande cour.

Le mur s'élève lentement, formant un cercle qui rappelle un igloo. Mais maman nous a bien mis en garde : pas de toit. Trop dangereux. Mon sourire est si large que mes joues gelées commencent à me brûler. Mes petites mitaines ne protègent plus mes mains du froid mordant, mais je m'en fiche ; papa est là et il joue avec moi. Cela arrive si rarement que je savoure chaque seconde avant de me retrouver seule avec mon château glacé.

Je continue de fortifier les murs en étalant de la neige molle entre les briques, comme si je construisais une vraie maison. Papa, concentré, ajoute des cubes tout autour de moi. Je me sens protégée, comme dans une forteresse imprenable.

Après quelques instants, il se redresse et annonce qu'il doit finir de déneiger le chemin d'entrée qui mène à la maison. La déception me serre un peu la gorge. Je le regarde aller chercher une pelle plus grande, si large que je pourrais presque m'y allonger. Il pousse la lourde neige de chaque côté de la cour, et je l'observe, fascinée.

Le vent souffle, hurlant à travers les arbres nus. La neige s'accumule sur ses épaules, mais il ne ralentit pas. Sa grande silhouette semble inébranlable, indifférente au blizzard qui l'entoure.

Il me semble invincible.

Je réinvente mes souvenirs *on the regular*, les consignant dans mes carnets que j'ai accumulés au fil des années. Les mêmes scènes reviennent en boucle, mais toujours sous un nouveau jour, comme ces images trompe-l'œil qui se révèlent à nous lorsqu'on les observe suffisamment longtemps. Et malgré le fait que [t] *out acte d'écriture est créateur, même lorsqu'il fait appel à la mémoire* [et que c]elle-ci, largement influencée par l'imaginaire, a tendance à oublier ou à modifier ce qu'elle enregistre⁸³, ces réminiscences restent toutes plus justes que la réalité, et je m'amuse à les assembler telles des mosaïques, à l'infini.

J'ai abandonné depuis longtemps mon désir de retrouver l'exactitude de ce qui me constitue. Mon être n'est composé que de moments improbables, des débris d'événements fondateurs que je reformule. Ainsi, je ne vois pas l'intérêt de m'accrocher au réel. [L]a rédaction et la structuration de l'histoire se font dans un temps postérieur à celui de l'événement décrit, ce qui entraîne un décalage susceptible de transformer la réalité vécue. Le récit de ce que l'on a été passe obligatoirement par la réécriture adulte qui modifie la matière originelle.⁸⁴ Mieux vaut me lover au creux de la fiction, là où la trahison demeure évidente.

⁸³ Madeleine, Ouellette-Michalska, *Op.*, *cit.*, p. 39.

⁸⁴ *Ibid.*

Le souvenir impossible à réinventer demeure celui de la naissance. Nous avons toutes une mythologie personnelle, formée par ces histoires incessamment répétées qui finissent par nous composer et s'impriment en nous tels des fossiles sans lesquels nous serions constamment vacillantes, au bord de nous-mêmes. Si la mienne reste inatteignable, je suis toutefois en mesure de reculer jusqu'à son simulacre, ce moment crucial où les regards se croisent et que les pleurs retentissent.

4 décembre 1997. Après le plus long voyage de leur vie — en distance et en temps — mes parents vont devoir patienter encore quelques heures ; certains bébés n'ont pas été transférés et sont encore dans un orphelinat à deux heures de route de là où ils se situent. Ainsi, dans une salle vide aux murs rouge sang, sur de fragiles chaises pliantes, dans un état second qu'entraînent souvent la fatigue des voyages et l'abrutissement des émotions fortes, ils attendent.

Quand leur guide ouvre la porte pour enfin leur annoncer leur départ, maman entr'aperçoit, dans le corridor, une jeune femme avec un bébé dans les bras. Dans un élan instinctif que seules semblent connaître les mères, la mienne me pointe, sachant pertinemment que son enfant devrait plutôt se trouver à des kilomètres de là. Le cœur battant, elle répète mon nom québécois à plusieurs reprises, introduisant un malaise général dans la pièce.

Cette anecdote a toujours eu l'effet de me décomposer, de gangrener mon esprit de suspicion, car elle termine de façon incongrue : après l'affolement, les larmes et la détresse, le guide revient dans la pièce où patientent mes parents en leur tendant comme une offrande le bébé responsable de tout cet émoi, mentionnant une erreur administrative, et assurant que je suis bien celle qu'ils attendaient.

L'étais-je réellement ?⁸⁵

⁸⁵ Extrait modifié de mon texte « Amputation », paru dans *Les Asiatitudes. Première anthologie francophone d'auteurices québécois·es d'origine asiatique* en 2024.

Chaque témoin de mon avènement dans ce monde a disparu ou a été mis au silence. Aucune trace, rien à pister, pas d'enquête à mener, je suis et resterai un ramassis de spéculations.

Une autofiction constamment en devenir.

*L'autofiction, une expérience qui mêle la vie à l'écriture. [...] À cause de la mémoire, de l'impossibilité de s'en remettre à elle⁸⁶ je suis contrainte d'inventer. Voilà pourquoi le désir d'écrire afin de mettre au monde s'accroche à moi comme un chien à un os. J'ai désiré être tant de personnges : musicienne, comédienne, chanteuse, danseuse, professeure, combattante, gérante, serveuse, hôtesse... Mais à force de vouloir être tout, je ne suis rien devenue, et j'ai senti ce rien m'avaler des années durant, jusqu'à cet instant, dans un de mes premiers séminaires à la maîtrise, où une professeure a déclaré que *ce qui est beau avec la littérature, c'est qu'on n'a pas besoin de faire de compromis.**

Une fictionnalisation de soi, lucide⁸⁷, parce qu'écrire me permet de me donner naissance à l'infini, sous toutes les formes possibles. L'autobiographe écrit sur sa propre vie. L'autofictionnaliste écrit avec.⁸⁸ Il s'agit de moi, mais comme il faut [s]e fier au langage bien plus qu'à la mémoire et bien plus qu'à soi-même⁸⁹, il ne s'agit pas vraiment de moi.

⁸⁶ Chloé Delaume, *La règle du Je: autofiction, un essai*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Travaux pratiques », 2010, p. 18

⁸⁷ *Ibid.*, p. 19.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 20.

⁸⁹ *Ibid.*

Évidemment que lorsque j'écris, il ne s'agit pas concrètement de moi ; ce n'est qu'une multitude de caractères que j'étale sur une page, des mots que j'empile pour former un objet, mais de cet objet ressort inévitablement un sujet, et ce dernier serait plus vrai que moi-même parce que dans la réalité, jamais je n'ai réussi à être un sujet, seulement un objet. Amandine Gay me le confirme dans son livre *Une poupée en chocolat*, affirmant que *[l'adoption engendre] un statut de deuxième classe pour la relation parent adoptif-enfant et pour l'enfant adoptif. Ce statut de deuxième classe n'est pas compatible avec une valeur intrinsèque et égale pour tous les enfants. [...] Traiter un enfant comme une propriété est moralement inacceptable, dans la mesure où ça réduit un sujet à un objet.*⁹⁰

Pendant tellement longtemps j'ai cherché à m'échapper dans les mots des autres, parce qu'ils m'ouvriraient des univers fictifs, mais fiables parce qu'immuables. Avec du recul, je me suis peut-être toujours réfugiée dans les mots parce que mon instinct avait saisi avant moi leur pouvoir de me recréer. *[Je suis] en train d'essayer de me donner naissance et le seul lieu où cela m'[est] possible [est] mon imaginaire [...] L'invention d'histoires sur mes origines [est l'] un des rares ressorts d'agentivité auquel [j'ai] accès*⁹¹.

En effet, je cherche à me lover dans les livres, à prendre place dans tous les interstices composés par les mots des autres, qui sont soit trop justes, soit insuffisants. Mais mon désir réel est d'écrire comme je lis, c'est-à-dire en totalité, pour que tout finisse par devenir une masse compacte et pleine ; un objet qui serait complet, comme une bille, sans faille, sans lésion, sans aspérité.

⁹⁰ Amandine Gay, *Op., cit.*, p. 173.

⁹¹ *Ibid.*, p. 229-230.

On ne m'a jamais appris à panser la plaie pour qu'elle cicatrice. Je n'ai su que la lécher à répétition. En fait, ce n'est pas vrai ; on m'a bien indiqué comment faire, mais je n'ai jamais compris, jamais été capable de reproduire le mouvement qui empêche la blessure de se rouvrir et de suinter, encore et encore. La plaie reste à vif, ou plutôt, elle reste ouverte. Elle est juste ici, à la hauteur de ma poitrine.

Un trou noir.

Un trou noir dans le plexus solaire. Le même plexus solaire, si sensible, qu'avait papa, la même cavité où s'est logé son dernier souffle. Il me disait sans cesse d'y faire attention, de ne pas y déposer mon crâne trop pointu lors de nos accolades, mais de bien viser ce trou si un jour je me faisais attaquer dans la rue pour couper le souffle à mes assaillant·es.

Pourtant, c'est moi qui suis hors d'haleine ici. Au creux de ma poitrine vide, j'étouffe de ce manque, cette ouverture qui m'avale à l'infini me laisse avec une seule sensation : celle de tomber à côté de moi-même, de chuter de plusieurs étages dans une descente vertigineuse où je n'ai aucune prise, rien à quoi m'accrocher, rien qui ne puisse me stopper.

Notre corps nous protège malgré nous. Le mien a enveloppé mon esprit dans une douce torpeur pour me protéger du choc de la mort. J'ai envie de dire que je ne me rappelle plus les détails, mais c'est faux ; c'est particulièrement à eux que je m'accroche. Des souvenirs uniques comme des billes lisses, reflétant chacune une image précise, bien cordées en rang tel un collier de perles.

Un lit étroit, trop court pour le corps de géant qui y est allongé. Tout est blanc et lumineux, sauf la tête de papa : son crâne est encore saturé de cheveux noirs et épais. L'ironie reste amère, parce que si ses cheveux ont gagné contre la chimiothérapie, le reste de son corps, lui, abdique tranquillement devant la maladie.

Je suis assise à la table de la cuisine chez maman. Elle me tend une clémentine, et me demande de manger même si je n'ai pas d'appétit. J'épluche le fruit comme une automate. Sa saveur m'échappe ; je sais qu'il est sucré et juteux, mais je n'éprouve aucune sensation corporelle. Mon corps me fuit.

Assise de nouveau, cette fois-ci dans un bureau aux murs beiges. Me font face un tableau représentant un saule pleureur, accroché au-dessus d'un bureau en Formica, ainsi que le célébrant qui animera les funérailles. Je m'attarde aux couleurs pastel et au relief de la peinture alors qu'il énumère les étapes pour le bon déroulement de la journée. Entre mes mains, un signet plastifié, couronné par la tête d'une dame aux cheveux blancs. Je dépose l'échantillon sur le bureau en me disant que papa aurait préféré laisser davantage derrière lui qu'une boîte de signets.

La file qui se déroule devant moi semble interminable. Je suis enracinée dans le tapis bourgogne telle une plante lasse, les commissures de mes lèvres machinalement retroussées. Cadette de ma famille, je suis la première en rang pour recevoir les condoléances. Un petit monsieur rebondi en chemise bleue se présente devant moi, ses lunettes glissent légèrement sur la droite, les néons blancs se reflètent sur son crâne dégarni et luisant de sueur. Il me balaie brièvement du regard avant de se détourner pour tendre la main à mon copain qui se trouve à ma gauche. Il lui offre ses sympathies, puis lui demande candidement qui je suis et quel est mon lien avec le défunt.

L'éclat de l'écran illumine mon visage, creusant des ombres sous mes yeux fatigués. Le sommeil me fuit depuis des jours. Mes doigts glissent sur la surface, répètent le même mouvement. Scroll. Double-tap. Scroll. Chaque image, chaque mot, chaque visage se fondent dans un brouillard indistinct.

Et puis, je tombe dessus.

Mon pouce s'arrête net, comme bloqué par une force invisible. Le hashtag brille en gras, coupant à travers l'indifférence : **#jaipasditoui**.

I) Le concept de fardeau narratif #narrativeburden a été développé pour mettre en lumière l'expérience des adopté·es sommé·es en permanence de raconter leur histoire : Et tu viens d'où ? Pourquoi tes parents sont blancs ? Elle est où ta vraie maman ? Etc. ⁹²

Une chaleur monte dans ma poitrine, une colère sourde ou peut-être juste de l'épuisement. Je pourrais réciter ces questions dans mon sommeil. Elles me hantent et résonnent comme un disque rayé.

Je presse les deux boutons de mon téléphone, capturant l'écran comme une preuve.

Un cri figé dans la lumière bleutée.

⁹² Amandine Gay, Twitter, [@orpheonegra], en ligne, 3 mars 2020 9 :11 AM.

Les fleurs que j'ai amenées sur la pierre tombale familiale reposent tristement sur le marbre froid et poli où les noms de papa et de ma première sœur K. se côtoient. Je me demande s'ils se sont finalement retrouvés, comme papa le désirait. Mon carnet rouge repose sur mes genoux repliés, les pages couvertes de mes dernières pensées.

« Je n'ai jamais vraiment réfléchi à l'idée d'avoir une deuxième paire de parents auparavant – des parents biologiques. Depuis que tu es décédé, je ne fais toutefois que penser à eux, et la culpabilité me serre la gorge, car même si c'est toi qui as disparu, je ne pense qu'à cela. Plus précisément, je pense à une mère biologique, seule — ma mère biologique — qui enfante dans le secret, dans le noir, dans la honte, dans un dépotoir.

Même après toutes ces années, tu me manques tous les jours, évidemment, mais ton départ m'a fait réaliser que si *[mes] parents adoptants peuvent mourir, [mes] parents de naissance meurent aussi et, avec eux, l'histoire de [mes] origines.*⁹³

Ces derniers jours, j'obsède plus particulièrement sur le corps de ma mère biologique ; son ventre dans lequel j'ai baigné pendant neuf mois ; ses bras qui ne m'ont jamais tenue ; et ses yeux, secs ou humides, mais très certainement vides. Et surtout, *surtout*, j'obsède sur son utérus qui m'a expulsée si violemment hors d'elle que je me suis retrouvée hors du pays. »

⁹³ Amandine Gay, *Op., cit.*, p. 232.

Je suis une enfant de la honte. Mon existence ne découle que de cela. Évidemment, je viens d'abord de la honte d'être née fille dans un pays qui donne uniquement de la valeur au sexe masculin. *I am nearly overwhelmed by the feelings of helplessness and guilt. I should've been more – a son [...] who would be worth living for*⁹⁴, mais je suis également la honte d'être le remplacement d'une enfant mort-née, malformée, porteuse de maladie.

Ainsi, j'ai deux sœurs K. L'une m'a pratiquement portée de l'enfance vers l'âge adulte, comme une deuxième — pardon troisième — maman. L'autre s'est effacée tranquillement, abdiquant devant ma présence, car il lui était impossible de reprendre sa place d'où elle était, c'est-à-dire de son minuscule cercueil couronné d'une plaque à la date unique.

⁹⁴ Lisa See, *Lady Tan's circle of women*, Scribner, New York, Scribner, 2023, p. 17.

Est-ce que ma première sœur K., dans son minuscule cercueil, se souvient de la vie dans le ventre de maman, comme il s'agit du seul lieu qu'elle a connu ?

Je me dis qu'elle est peut-être devenue moi, réincarnée. Je suis peut-être elle.

Maman a fait un lapsus une fois, ou plutôt une sorte de translation – ou une trahison ? Elle m'a dit : « Quand tu étais dans mon ventre. »

Bien sûr, je n'y suis jamais allée, à cet endroit ; s'il n'en tenait qu'à moi, je dirais que je n'ai jamais été dans le ventre de personne, car je n'étais rien avant qu'on décide de venir me chercher dans cet orphelinat, seulement un petit paquet de couvertures hurlant dans sa solitude. Mais cette idée a semblé s'enraciner chez maman, car aujourd'hui, je ne compte plus le nombre de fois où je l'ai entendue raconter cette anecdote, ces moments où le mensonge s'échappait de sa bouche par mégarde, comme une vérité, comme si ce lapsus légitimait notre filiation, remplaçait le cordon ombilical que nous n'avons jamais partagé.

Le silence est épais dans la chambre de l'hôpital Sainte-Justine. La lumière laiteuse de l'aube embrasse deux silhouettes figées. Personne ne viendra déranger leur intimité avant un long moment. C'est le genre de privilège qu'entraîne la tragédie.

Au creux de leurs bras entrelacés se trouve un petit corps déformé, rigide.

Ma première sœur K.

Des heures durant, maman avait dû pousser ce petit corps hors d'elle, sachant qu'il n'y aurait pas de première inspiration, pas de premiers cris. Des heures durant, papa avait cru qu'il les perdrat toutes les deux.

Les mois suivants, maman **avait souhaité** que ce fût le cas.

De manière générale, les gens connaissent les détails entourant leur naissance : la ville, l'hôpital, la date et l'heure, même. Ma deuxième sœur K., par exemple, m'a pointé une grande bâtie — l'hôpital Sainte-Justine — alors que nous faisions le banal trajet entre Sherbrooke et Montréal.

« Je suis née au quatrième étage, juste là, tu vois ? »

Mon regard s'est porté vers le bout de son doigt.

C'est différent pour moi. Je suis née deux fois, en quelque sorte. Il y a eu mon arrivée dans le monde, évidemment, mais je crois que je suis véritablement née au moment où, pour la première fois, papa et maman ont posé leurs yeux sur moi dans cette petite salle aux murs rouge sang.

Deux naissances. Une inconnue, une fabriquée.

Comme maman m'a bien appris, j'arrive à éprouver de la reconnaissance pour ce fait de ne pas savoir. Oui, je n'ai aucun repère, je suis constamment en suspension, dans l'incertitude, mais d'un autre côté, je peux m'engendrer à l'infini. Tout est possible.

J'aime imaginer ce que j'ai laissé derrière, dans ce pays étranger que je porte malgré moi dans tout mon être. Des parents qui me ressembleraient – la même forme d'yeux en amande, le nez rond, la bouche en cœur ; un grand frère, aussi. Toujours plus vieux, car il m'est difficile de penser que mes géniteur·rices se seraient réellement débarrassé·es de leur première-née, même s'il s'agissait d'une fille. C'est nécessairement la loi de l'enfant unique mise en place en Chine qui les a forcé·es à me laisser sur le bord du trottoir.

Incidentement, je n'ai jamais été en mesure de m'imaginer une sœur biologique ; peut-être parce qu'il y en a déjà une dans ma vie, mais peut-être aussi parce que je suis incapable d'imaginer un scénario dans lequel cette autre sœur n'aurait pas été mise au rancart, comme moi.

Il y a une honte d'exister qui se terre au creux de mon cou, descend le long de mes vertèbres telle une balle de plomb chauffée à blanc, annihilant tout sur son passage, jusqu'à l'épicentre de mon être.

4e étage

*Ce n'était pas une haine de l'autre,
mais une honte de soi,
et il n'y a rien de plus dangereux que les êtres
qui ravalent leurs blessures.*

- Olivia Tapiero, *Rien du tout*, p. 81

Il fait noir, et après plusieurs heures de voyagement, je cherche un taxi avec impatience. Ma valise est lourde. Je souhaite de tout cœur que la propriétaire de mon logement soit encore sur place pour m'ouvrir malgré mon retard. Dormir à la belle étoile, même si la température est plus clémente à Liège qu'à Montréal, n'est pas une option. Un vagabond près de la gare me guide gentiment jusqu'aux taxis et donne mon adresse à un des chauffeurs. Ce dernier me toise longuement. Puis, certain que je ne comprendrais pas, demande en français : « Elle vient de Chine celle-là ? Moi je veux pas l'embarquer ».

Les paroles du chauffeur de taxi continuent de résonner dans mon esprit. Ces mots, lancés sans retenue, m'ont renvoyée brutalement à la réalité d'être réduite à une origine supposée. Une altérité imposée.

Dans le collectif *Il y a des joies dont on ignore l'existence*, je raconte cette scène qui a marqué le début de mes questionnements identitaires. Appuyée contre le rebord du pupitre, face à la classe, j'observe les mains levées des élèves qui ont lu, pour leur cours de français, mon court récit. L'objectif de la conférence était d'offrir à la classe l'occasion d'approfondir leur analyse de l'œuvre tout en découvrant une des autrices. Large d'épaules malgré un visage de chérubin, un étudiant prend la parole et me demande quelle différence j'établis entre mon expérience et, par exemple, celle d'un·e élève victime d'intimidation à l'école. Il en conclut rapidement que cette scène, si fondamentale pour moi, n'est rien d'autre que l'expression d'un complexe de victimisation.

La réponse que je lui offre en soutenant son regard bleu glisse rapidement hors de ma mémoire, mais les mains glacées de la honte m'enserrent à nouveau, telles des serres refusant de libérer leur proie.

Je m'appelle Coralie, mais j'aurais également pu avoir comme prénom Naomie, ou Zhiting. Je suis née le 10 mars 1997, ou à peu près ; aucune certitude pour la date exacte. J'ai menti, plus tôt. Je n'ai pas deux naissances, j'en possède autant que le nombre de marées, et parmi elles se trouvent deux inconnues, la première dans un orphelinat et l'autre que j'attends toujours. En effet, je baigne dans le placenta, en attente d'un nouveau nom, d'une nouvelle moi qui saurait apparaître au lieu de disparaître. L'eau est mon élément favori, on pourrait donc croire que je suis confortable dans cet espace limitrophe, mais comme je me débats vigoureusement avec le langage, au contraire, j'attends mon expulsion.

Depuis si longtemps je tente d'apparaître grâce à cette naissance qui échoue sans cesse. J'ai tenté de la faire advenir par le langage, avec le désir d'écrire un livre sur une jeune orpheline qui retrouve sa famille biologique, mais un autre désir s'est installé insidieusement en moi, a supplanté l'écriture. Celui de mourir.

Mais pas une mort unique.

Une mort multiple, qui permettrait le même nombre de renaissances.

Je recopie avec soin dans mon carnet rouge cette citation de Sylvia Plath qui me hante depuis la première fois que je l'ai lue :

Je voyais ma vie se ramifier devant mes yeux comme le figuier de l'histoire. Au bout de chaque branche, comme une grosse figue violacée, fleurissait un avenir merveilleux. [...] Je me voyais assise sur la fourche d'un figuier, mourant de faim, simplement parce que je ne parvenais pas à choisir quelle figue j'allais manger. Je les voulais toutes, seulement en choisir une signifiait perdre toutes les autres, et assise là, incapable de me décider, les figues commençaient à pourrir, à noircir et une à une elles éclataient entre mes pieds sur le sol⁹⁵.

Expulser toutes mes histoires possibles, accoucher de toutes celles qui auraient pu me composer, afin d'explorer enfin les avenues desquelles je me suis détournée. Me pencher et manger toutes les figues, même si elles sont moisies ; même si elles sont fictives.

⁹⁵ Sylvia Plath, *La cloche de détresse*, New York, Denoël, 2016, p. 90.

Ces histoires, je me les inventais la nuit afin d'appâter le sommeil qui me fuyait. Elles étaient toujours les mêmes : une lettre qui arrive par la poste pour m'inviter en Chine, chez une famille prestigieuse qui se révèle être ma famille biologique ; une rencontre impromptue avec un jeune homme qui me ressemble énormément, qui s'avère être mon frère biologique ; la découverte de pouvoirs surnaturels qui justifient enfin ma mise au rancart à la naissance. Jamais je n'ai partagé ces chimères aux membres de ma famille par peur de les blesser, qu'ils croient que je ne voulais pas d'elles.

Ce n'est que lorsque j'ai commencé à étudier la danse que j'ai été en mesure de m'endormir sans avoir à créer des scénarios dans ma tête. Les cours pratiques, en plus de mon horaire scolaire surchargé, me laissaient complètement exténuée, ce qui m'a fait développer une capacité hors du commun à m'abandonner au sommeil n'importe où en une trentaine de secondes. Comme si le mouvement de mon corps venait inévitablement contrer celui de mon esprit.

J'entre craintivement dans le hall d'entrée du studio de danse, me sentant maladroite dans mon corps de préadolescente. Je m'encastre dans le dos de maman, m'agrippe à ma bouteille d'eau comme à une bouée de sauvetage. Maman m'encourage avec douceur à me présenter au professeur, un de ses anciens camarades du secondaire.

Je prends place à l'arrière malgré ma petite taille. La musique est bonne et le cours se déroule sans heurt : je suis en mesure de comprendre les mouvements et de les reproduire. Toutefois, à de nombreuses reprises, mon professeur m'encourage à lever les yeux du sol et à me regarder dans le miroir afin de mieux assimiler mes gestes. Je jette des œillades furtives devant moi. Mon reflet m'est étranger. Après quelques tentatives, j'abandonne l'idée de m'observer. Ma réflexion me déstabilise tant que je suis incapable de suivre le rythme de la musique.

Avant la danse, j'ai d'abord testé le cheerleading ; le travail d'équipe et les acrobaties m'attiraient beaucoup. Mais j'ai rapidement abandonné lorsque j'ai compris que je serais en haut des pyramides et non parmi celles formant la base. L'idée de me faire lancer dans le vide m'appelle et me terrifie à la fois.

On m'a souvent qualifiée de poupée de porcelaine. Peut-être est-ce pour cela que je porte une certaine rigidité en moi. Peut-être aussi est-ce pour cette raison qu'on m'a dit dans tous mes cours de danse que « techniquement c'était bien, mais qu'il manquait quelque chose ».

Effectivement, il manque quelque chose ; mon corps a toujours semblé insaisissable, je suis comme un robinet qui coule et duquel il est impossible de localiser l'origine de la fuite.

Avant d'être une poupée de porcelaine j'étais une poupée de chiffon, un petit paquet qui, sans support, finissait par s'écraser tête première. Une construction chambranlante aux fondations instables que papa et maman se devaient de solidifier en l'entourant d'une multitude d'oreillers. Mon incapacité à rester à la verticale était intimement liée à l'absence de soins dans mes premiers mois, ce qui m'avait rendu amorphe. J'étais fascinée par un simple paquet de mouchoirs et je ne pleurais jamais.

Ainsi, j'ai passé des semaines à hurler dans un orphelinat à Yi Yang, dans le Hunan, puis je me suis éventuellement tue parce que l'absence de réponse à mes cris m'avait prouvé que personne ne viendrait prendre soin de moi. J'ai appris à regarder le plafond en silence pendant que je macérais dans ma merde et que les cheveux sur le derrière de mon crâne cessaient de pousser, coincés par ma constante position couchée. J'ai appris à absorber le vide qui se trouvait au-dessus de ma tête, un plafond terne devenu l'unique paysage disponible pour mes yeux pendant huit mois. Je l'ai absorbé, ce vide, je l'ai stocké. Juste à la hauteur du plexus solaire.

Sur un haut tabouret dans un café de la rue Saint-Denis, je sirote mon café en attendant un appel important pour une nouvelle opportunité professionnelle qui m’emballle et m’effraie à la fois. D’aussi loin que je me souvienne, mon objectif a été de faire de mes passions mon travail, de capitaliser sur ce que j’aime faire pour rentabiliser mon temps, mon corps, et pour combler le trou financier qu’exige la pratique de l’écriture.

Le téléphone vibre soudainement entre mes mains. Je réponds immédiatement d’une voix claire. L’appel dure cinq minutes, tout au plus, et les détails de la conversation s’envolent déjà quand je raccroche. Je ne me souviens que de mon insistance à vouloir danser, oui, mais sans être fétichisée ; comme le club semble majoritairement s’appuyer sur une thématique asiatique, je crains de devenir un simple objet appartenant au décor.

« Inquiète-toi pas, c’est vraiment pas comme ça, ici. On va prendre soin de toi. »

L'entrée du club est grandiose. Dès l'arrivée, un vaste hall muni de trois escaliers accueille les client·es. La première volée de marches s'enfonce dans les entrailles de la bâtisse tandis que les deux autres, courbées de chaque côté comme les bras ouverts d'un hôte chaleureux, grimpent vers l'étage supérieur. Il faut prendre l'escalier de droite, parcourir un long corridor lumineux et gravir vers un deuxième palier pour atteindre la salle principale. Cette dernière est l'ancienne chapelle d'une cathédrale. Régulièrement, les client·es s'arrêtent en haut des marches, subjugué·es par la grandeur de l'espace, dont le plafond est à peine discernable. Le mur à gauche est tapissé de signes japonais (ma collègue originaire de ce pays m'a confié qu'ils ne veulent rien dire), et en face se trouve une murale géante représentant deux portraits de femmes, l'une péruvienne, couronnée d'un diadème en or, et l'autre japonaise, décorée de fleurs et de soie. Quatre rangées de banquettes vertes divisent l'espace, et au centre se trouvent nos minuscules scènes pour danser, longues comme le *runway* d'un défilé de mode, mais deux fois moins larges. Tout au fond, au-dessus de l'immense bar en marbre, se trouve la statue géante d'une geisha, les paumes tournées vers le plafond, un sourire doux aux lèvres. Elle veille sur l'endroit avec bienveillance.

On m'observe depuis toujours. Dès mon plus jeune âge, les regards perplexes des gens qui n'ont jamais été en contact avec l'adoption interraciale ont pesé sur mon être. J'ai grandi en ayant constamment l'impression d'exister d'une façon hors de mon contrôle ; évoluer à côté de ma vie comme un objet étrange. Comme Amandine Gay, *j'imagine qu'étant au centre de l'attention malgré moi, j'ai développé une façon de contrôler la discussion : occuper l'espace sonore et saturer mon auditoire me permettait d'éviter les questions insupportables. Puisque depuis ma naissance je suis privée d'agentivité et à la merci du choix des adultes, je n'avais qu'une option pour reprendre le contrôle : sortir de moi et me créer une carapace flamboyante.*⁹⁶ Avec le temps, je me suis dit que je devrais donner aux gens une bonne raison de me regarder. J'ai performé toute ma vie sur des scènes lumineuses m'aliénant toujours un peu plus de mon corps — violon, piano, chant, danse, théâtre ; j'ai couvert ma peau de tatouages, je l'ai percée, modifiée pour tenter d'enfin apparaître ; j'ai découvert le pouvoir de la séduction, comment attirer le regard pour les mauvaises raisons. Depuis des années, mes tentatives de faire de ma parole le centre de ma vie échouent. *En racontant et en me racontant [je pense que j'arriverai enfin] à faire sens de ce qui m'arrive et à me connecter au reste de la société. C'est en reprenant le contrôle de la narration que je [pourrai m'émanciper] du fardeau narratif, et que je [serai enfin en mesure de créer] l'espace nécessaire pour pouvoir dire des choses complexes avec amour et détermination.*⁹⁷

Je ne suis composée que du regard des autres, et en mon centre, il n'y a qu'un espace négatif, une brèche dans mon centre gravitationnel qui s'enfonce toujours un peu plus loin, aspirant toute la lumière de son corps dense.

*Who am I when no one's in the room ?*⁹⁸

⁹⁶ Amandine Gay, *Op., cit.*, p. 34.

⁹⁷ *Ibid.*

⁹⁸ Jessie Reyez, « Who am I when no one's in the room » [enregistré par D'Mile], *Before love came to kill us*, 2020.

Des lasers verts pulsent au son de la musique. Je suis sur la plateforme surélevée au milieu de la pièce et, soudainement, un rayon de lumière tombe sur moi, me fait briller comme une boule disco dans mon costume serti de miroirs. Le tissu épouse ma peau moite, mes muscles crient de fatigue, mais je capte le regard de V. derrière son bar malgré la distance et la foule entre nous, ce qui m'incite à danser, m'exige de continuer mes tentatives d'apparition au milieu de la noirceur, des flashes et des brumes de l'alcool. L'instant d'une seconde, il me semble que mes efforts portent fruit grâce aux yeux de V. posés sur moi, entre ses commandes de vodka-canneberges et de martinis ; ses yeux qui superposent l'image de poupée scintillante que je suis sur cette scène à celle d'un être qu'il connaît sans maquillage, sans artifice, qui se trouve hors de la performance et qui ne fait que se lover entre les draps chauds et les fous rires ; ses yeux qui permettent de réconcilier deux parties de moi qui ne se sont jamais accordées, qui n'ont jamais cohabité auparavant.

J'ai remarqué que V. a cette habitude de poser spontanément des questions à voix haute à son téléphone : « *Can my puppy eat cooked brocoli ?* », « *What time closes the closest grocery store near me ?* » Il a aussi l'habitude de grogner au lieu de soupirer, de craquer son cou lorsqu'il est nerveux et de déposer dans mes mains les origamis miniatures qu'il confectionne à temps perdu. Cela fait longtemps que j'ai eu autant de tendresse pour quelqu'un, et j'ai à nouveau l'impression d'être dans un ascenseur en chute libre, car il y a quelque chose de vertigineux dans le fait de recevoir autant d'affection sans que cette dernière soit transactionnelle.

V. dépose son index dans l'espace entre mes deux sourcils et descend sur le pont inexistant de mon nez, ce creux que j'ai longtemps détesté parce qu'il était la raison pour laquelle on me disait que j'avais un visage semblable à une crêpe ; plat, sans relief, écrasé.

You have such a cute nose.

Ses lèvres touchent délicatement le bout de mon nez.

J'inspire tranquillement et ferme les yeux afin de me laisser emporter, ne serait-ce qu'un instant, par cette sensation d'être arrivée au bon endroit : un espace où l'envie de me tresser quelque part à l'extérieur de moi, le plus loin possible de mon être, a enfin cessé de pulser.

Je suis en retard pour le travail, mais je suis incapable de me détacher de mon reflet. Je ne m'observe pas par vanité, mais par incrédulité ; je n'arrive jamais à me saisir. J'ai beau tenter de me réapproprier mon corps de toutes les manières possibles, il m'échappe. Je m'échappe sans cesse. Comme si j'étais un courant d'air.

Mes années de danse m'ont poussée à me défaire de mon malaise vis-à-vis de mon double. Je dois constamment me regarder dans le miroir, m'analyser dans les vidéos, traquer chaque faux pas, chaque mouvement incomplet, chaque pied non pointé. Mais si je suis en mesure de m'observer aujourd'hui, le sentiment qu'il s'agit de quelqu'un d'autre demeure.

Je me lève et j'exécute un conseil qu'on me donne souvent : « *Time to step away from the mirror.* »

Mon français me fuit. Pratiquement toutes les composantes de ma vie baignent dans l'anglais : le bar, les clients, les studios de danse, les ami·es et, souvent, les commerces. À cause de mes yeux bridés, on ne pense jamais à m'aborder en français. Même s'il s'agit de ma langue maternelle, mes traits suffisent à effacer l'évidence, mon apparence contredisant tout droit légitime à cette langue.

J'ai une amie d'enfance, S., qui a aussi été adoptée de la Chine. Lorsque nous étions jeunes, en vacances aux États-Unis, nous faisions semblant de parler mandarin devant les enfants américains. Au départ, nous parlions français, et l'effet était le même, mais je crois qu'il y avait quelque chose de réconfortant dans l'acte de nous approprier cette langue étrange qui aurait dû être la nôtre.

Et j'ai honte de l'avouer, je préfère souvent l'anglais, car il m'amène le même type de réconfort. Il y a quelque chose de satisfaisant dans le fait de savoir que je m'exprime dans une langue que ma famille ne maîtrise pas, ou très peu, une langue que j'ai acquise moi-même à force de travailler dans les bars et d'accumuler les amants anglophones. Je suis immensément flattée lorsqu'on me souligne que je n'ai pas du tout d'accent en anglais : « *Oh ! I thought it was your first language !* ». Comme ma langue d'origine m'a été arrachée, j'ai décidé de m'accrocher à une autre par dépit ; ou peut-être est-ce seulement le désir de rejeter cet espace où on a tenté de m'assimiler minutieusement.

« *Can I tell you something ?* » C'est l'automne, mais le fond de l'air reste doux et caresse ma joue tandis que je suis assise face à V., mes jambes repliées sous moi, sur un banc de la rue Sainte-Catherine où nous discutons depuis la fin de notre shift au bar.

« *I kinda hate myself* », me confie-t-il en portant à sa bouche la cigarette que nous partageons. L'envie de lui dire que moi aussi, *I hate myself*, me démange, mais je m'arrête dans mon élan, car ce serait faux : *I don't hate myself. I've just never felt I had the right to simply exist. Shame has always made me want to peel my skin off, to shed myself entirely, leaving behind nothing of me at all.*

Les mots ont envie de se déverser de mes lèvres, mais je ne fais que tendre la main pour qu'il me donne le restant de sa cigarette.

J'inspire et laisse la nicotine saturer mes poumons.

Un itinérant chancelant passe tout près de nous, les yeux dans le vide, et se met à marmonner.

« Attends pas l'soleil. Sur le toit, les étoiles à soir. »

Mes souvenirs les plus vifs sont ceux qui contiennent l'empreinte de la honte. Je n'ai emmagasiné que quelques histoires de mon enfance dans la banque de ma mémoire, qui agissent comme mythes fondateurs de mon identité. Cette identité qui a été bâtie sur l'impression de toujours devoir me faire pardonner d'exister.

Le poids de la honte. Je l'ai ressenti lorsque j'ai montré à maman le petit oiseau inanimé que j'avais trouvé, puis mis dans ma poche de salopette en jean. Son exclamation dégoûtée m'avait choquée, car j'avais pris l'animal dans mes mains par pur instinct, touchée par la fragilité de cet être dans la mort ; par la grâce de son immobilité.

J'avais eu envie de conserver cette vulnérabilité, et d'en prendre soin.

3^e étage

*Écrire, c'est raconter une histoire, vraie ou inventée,
en risquant chaque fois de se tromper.*

- Dominique Fortier, *Quand viendra l'aube*, p. 36

Je suis dans le vestibule de mon écriture, sans oser aller trop loin parce que je sens que je vais rapidement me faire happer par l'élan du langage, celui qui empêche le mensonge et dévoile les blessures, les détritus et les brèches, toutes ces choses dont, finalement, on ne veut pas vraiment parler.

Je suis allée à la bibliothèque. En arpantant les rangées de livres qui semblaient s'étendre à l'infini, j'ai trouvé un ouvrage qui semble avoir été spécifiquement conçu pour moi, mes recherches, mon mémoire : *Art et abandon. Des artistes racontent*.

La préface propose cette idée de *voir l'adopté comme un passeur, une personne-porte, se situant simultanément à l'intérieur et à l'extérieur, appartenant à la fois à l'un et à l'autre.*⁹⁹

Rester dans le vestibule, au seuil des choses difficiles à nommer, est une idée séduisante afin d'éviter la chute dans le puits d'ascenseur qui m'appelle toujours un peu plus, au même rythme que l'écriture.

Mais j'ai toujours préféré le risque à la sécurité.

⁹⁹ Pascale Lemare, *Art et Abandon: Des artistes racontent*, Paris, Editions L'Harmattan, 2015, p. 8-9

La question de l'adoption internationale est intrinsèquement liée à l'écriture parce qu'elles découlent du même désir, celui d'enfin être en mesure de se créer une histoire à soi. Dans *Le Golem de l'écriture*, Régine Robin dit que *[l']écrivain est toujours habité par un fantasme de toute-puissance [...], [qu']être à la source du sens, être le père et le fils de ses œuvres, s'auto-engendrer par le texte, se choisir ses propres ancêtres, ses filiations imaginaires, à la place de sa vraie filiation, sont des tentations courantes chez les écrivains.* Et plus loin, elle ajoute qu'*[o]ccuper toutes les places est bien le rêve de tout romancier, de tout poète, de tout artiste, voire de tout et chacun.*¹⁰⁰

Ma naissance repose sur des variables inconnues, intangibles, ce qui laisse un orifice propice à la fuite du sens et crée par le fait même un lieu vierge, intouché, où la littérature et le langage peuvent s'investir et où tout est enfin possible.

¹⁰⁰ Régine Robin, *Le Golem de l'écriture: de l'autofiction au cybersoi* essai, Montréal, XYZ, coll. « Documents », 2005, p. 16

Incordable de lire ou de composer une seule phrase, je prends une feuille blanche et j'y liste des choses qui m'obsèdent, me hantent, des objets qui semblent flotter à la surface, mais dont je n'arrive jamais à capter l'essence : les billes lisses et les roches parfaites ; l'eau, et par le fait même, la mer ; les mères ; toutes les formes rondes, complètes ou absentes, comme un ventre qui porte un enfant ou les trous noirs dans la galaxie, mais aussi les trous plus petits, ceux que les fourmis laissent dans les fourmilières, par exemple ; la vitesse, l'accélération et le mouvement, ce qui mène à un impact ; le ballet, les combats UFC, tout ce qui permet d'abimer le corps aux limites du possible ; les autrices suicidées, leurs mots, leur mort ; les naissances et les disparitions, et potentiellement tout ce qui est silencieux entre les deux ; les langues, comme le français et l'anglais et le mandarin, mais aussi ce muscle étrange qui embrasse, crache, goûte et permet la parole ; le langage et les mots, encore, évidemment ; et étrangement, les poupées, les enfants, surtout les petites filles comme ma nièce O., comme moi lorsqu'on m'a laissée sur le trottoir, comme toutes celles qui ont été mises au rancart en Chine, car elles étaient dans l'incapacité de porter l'honneur de la famille sur leurs frêles épaules.

Je veux faire advenir des personnages qui deviendront tangibles, représenter ces individus qui habitent ma vie réelle ; rendre palpables des endroits lumineux de mon enfance, accessibles seulement par la mémoire. Je voudrais écrire tout sans que cela sonne faux ou glacé, telle la finition d'une photographie développée ou les images figées dans les catalogues de Noël.

Pour cela, il faut garder le rythme, le mouvement, il faut *bouger*.

Peut-être que ce sera la réponse à mon mémoire, finalement, cet acte d'écrire sans réfléchir, une sorte d'automatisme qui mènera éventuellement à un tout semi-cohérent ; un miroir recollé et dégoulinant de colle chaude comme les costumes que je porte tous les soirs, ces létards brillants qui reflètent les lasers du club jusqu'au petit matin.

L'idée initiale était ce voyage en Chine qui n'a jamais abouti. J'aurais dû le prévoir, étant donné que dans mon écriture comme dans ma vie, je ne décide de rien, passe toujours par les détours les plus inattendus.

Entre l'élan et l'atterrissement se trouve un désir caché ; c'est un monde de possibilités, voilà pourquoi j'aime autant l'idée d'être en suspension, dans un entre-deux où rien n'est décidé, rien n'est final, c'est là que je loge mon écriture, car l'absence de mouvement fait stagner ma pensée, la rebute dans les coins de mon cerveau, alors que l'incertitude la fait planer comme un oiseau, comme un avion, et maintenant que j'y réfléchis c'est probablement pour cela que j'adore être dans un avion, sauter en parachute, errer sur la route sur ma moto dans un équilibre fragile, danser de façon déchaînée sur une scène étroite.

Il y a le risque de tomber, mais l'adrénaline de réussir à vivre dans cet espace limitrophe où tout est encore possible.

Lorsque j'ai commencé ma maîtrise, l'urgence d'avaler le plus possible de thèses et de recherches en tout genre m'a envahie. Je sentais mon retard académique peser sur mes épaules dans chacun des séminaires où je me trouvais, peinant à comprendre les deux tiers de ce qu'exprimaient mes pairs en classe. Je possède encore un cartable rempli de ces lectures que j'ai englouties le plus rapidement possible, mais desquelles je n'ai rien absorbé réellement. Je ne cesse toutefois de revenir à l'une d'entre elles, hantée par son contenu : *Triple Nothings : Racial Identity Formation in Chinese-American Adoptees*, une thèse de Kimberley Rooney écrite dans le cadre de ses études en philosophie.

Dans ce mémoire, les recherches de Rooney montrent comment l'expérience des personnes adoptées de la Chine aux États-Unis *differ from those of white people, non-adopted Chinese Americans, and Chinese people who grew up in China, leaving a « triple nothing » in which they can explore their racial identities.*¹⁰¹

Dans tout, l'écriture, la danse et toutes ces vies que j'ai entamées sans jamais les achever, j'ai ce sentiment constant d'inadéquation, cette sensation d'être constamment dans l'antichambre de chaque univers, sans jamais savoir quelle porte il faut passer pour se sentir chez soi.

¹⁰¹ Kimberley Rooney, *Op., cit.*, p. iv.

Ma parole s'effondre. Comme si elle contenait un trou minuscule, mais doté d'un pouvoir d'attraction impressionnant, qui l'amène à s'avaler elle-même pour ensuite se régurgiter de façon incohérente.

Mieux vaut se taire si ce n'est pas pour dire quelque chose de grandiose.

J'ai voulu avaler le soleil, absorber les corps désirés, tenir la mer dans mon regard, sans jamais faire le deuil des rives. C'est un appétit qui me dépasse – un amour si grand pour le vivant que le chagrin devient inconsolable. Je finis par vouloir disparaître pour ériger une frontière à ma faim, à cet amour excessif, étouffant, un raz-de-marée qui m'effraie au point où je reste tétonisée dans la même pièce pendant des jours, sans rien amorcer, pour que tout demeure prénant, comme gonflé de lumière.¹⁰²

Ainsi, je m'absente derrière les mots des autres, tente de m'effacer, parce que ma voix semble inachevée, ne semble même pas avoir sa place entre les pages de mon carnet rouge.

¹⁰² Olivia Tapiero, *Op., cit.*, p. 13.

Kim Thuy m'avait refilé le conseil de Dany Laferrière, une fois : « Il faut juste s'asseoir et écrire ». Je l'avais rencontrée par hasard lors d'un discours qu'elle avait donné à l'université Bishop, où mon copain terminait ses études. Il m'avait poussée à aller la voir pour lui dire que je rêvais d'écrire des histoires, de toucher les gens avec le langage, de créer des univers sensibles, comme elle. À dix-neuf années seulement, j'étais mortifiée de parler de mes aspirations qui me semblaient alors lointaines et inaccessibles. J'aurais peut-être dû continuer à l'aduler de loin, car son conseil ne m'a amenée qu'une nouvelle forme de paralysie où l'idée de m'asseoir pour écrire est devenue insoutenable.

Des années plus tard, je relis le document qui contient les fragments de mon mémoire, mes yeux brûlent à force de fixer mon écran, et je ne sais plus si j'écris ou si je fais qu'aligner une à la suite de l'autre des billes discordantes, peu intéressant, un amalgame de pensées sans queue ni tête.

Ce qui reste, cependant, c'est la justesse des phrases formulées, soit dans les murmures de mon lit ou encore dans le mouvement d'une station de métro, à une minute seulement de manquer ma correspondance. L'impossible concordance me définit.

Il y a un moment que j'ai ouvert mon carnet rouge. Sa couverture semble me narguer, à côté de mon lit, sur le dessus de ma pile de livres à lire. Je m'en empare et remplis quelques lignes pour faire bonne figure.

« Je suis sous un lac et je voudrais en percer la surface. Il commence à grêler, alors je m'agite, mais je ne fais que rider l'eau, me rendant par le fait même invisible. Il me semble que cela fait des années que je suis là-dessous à me démener, à essayer d'éviter les morceaux de glace qui fracassent cette surface que je peine à atteindre. »

Je me souviens de mon premier baiser aussi bien que du premier livre que j'ai lu, car les deux ont fait naître en moi le même désir insatiable. Deux faims impossibles à combler.

Mon premier baiser est survenu dans le sous-sol du garçon qui se moquait constamment de moi l'année précédente, sous la toile du *sleeping bag* qui nous servait de lit pour la nuit. J'avais tant rêvé de ce baiser qu'il me parut, sur le moment, complètement absurde.

Ma première lecture s'intitulait *Les nouveaux parents de Van Tién*. Sur la couverture, deux personnages aux cheveux blonds et aux yeux pâles tiennent dans leurs bras un bébé à la tignasse noire et au regard formé de deux simples lignes horizontales. L'histoire servait bien sûr à m'expliquer, le plus tôt possible, les raisons de mon adoption et comment celle-ci représentait non pas un abandon par ma mère biologique, mais plutôt un fort désir de mes parents adoptifs d'accueillir un enfant dans leur vie.

Après ces rencontres, j'ai su qu'il me faudrait toujours plus. C'est l'effet secondaire de cette sensation d'avoir été jetée aux ordures, puis d'avoir miraculeusement été repêchée.

Des deux faims, l'une a toujours été plus facile à combler que l'autre. Voilà pourquoi je me gave de livres d'aussi loin que je me souvienne. Aujourd'hui, pour la énième fois, j'ouvre fébrilement *Putain* de Nelly Arcan, commettant ce que plusieurs considèrent comme un sacrilège : annoter les marges, souligner des passages qui résonnent dans ma cage thoracique, plier le coin des pages qui me donnent le vertige.

Comme Nelly, je ressens ce besoin de *prouver aux autres qu'on [peut] simultanément poursuivre ses études, se vouloir écrivain, espérer un avenir et se dilapider ici et là, se sacrifier*¹⁰³ ; ce besoin viscéral de tout faire, sans concession, sans compromis.

¹⁰³ Nelly Arcan, *Putain*, Paris, Éd. du Seuil, coll. « Points Texte intégral », 2002, p. 8

Mon corps n'a toujours été qu'un objet, un outil pour atteindre un objectif, jamais quelque chose qui m'appartenait. Les soirs au club sont tous les mêmes. Depuis plus d'un an, j'enchaîne des séries de mouvements identiques, comme la ballerine dans le coffre à bijoux de ma nièce O., qui valse sur elle-même une fois que la petite clé sur le côté a été tournée trois fois pour enclencher le mécanisme.

Être soumise au regard de l'autre chaque fin de semaine commence à m'épuiser ; j'ai l'impression de disparaître tranquillement.

V. est entré dans ma vie sournoisement, comme un bruit de fond devenu une mélodie impossible à sortir de mon esprit. Je l'ai côtoyé toutes les semaines, une année durant, mais à distance, le grand comptoir de marbre, les bouteilles, les clients et la bienséance entre nous. Mais il est celui qui freine ma dissolution complète, car son regard possède la capacité inhérente de me garder bien enracinée dans la réalité. Si nos soirées au travail s'enchaînent de façon répétitive, se fondant une dans les autres pour devenir indiscernables les unes des autres, les moments passés avec lui se distinguent dans ma mémoire comme des points d'ancre incandescents dans la masse floue de mes souvenirs.

J'accueille la nouvelle performeuse à l'entrée du club. Immédiatement, sa taille menue et sa queue de cheval rebondissante m'attendrissent et me donnent l'instinct maternel de la couver. Elle s'informe sur des choses banales, comme l'emplacement des salles de bain et l'horaire de la soirée. Puis, elle me demande s'il y aura quelqu'un avec elle durant ses spectacles pour assurer sa sécurité.

« You know, sometimes, people forget that we are actual humans, and not objects. And they like to grab me. I don't like that. »

La COVID-19 bouleverse le monde entier depuis quelques semaines et je marche sur la rue Sainte-Catherine, le nez en l'air bien que je me sente vulnérable à chaque pas. La moitié de mon visage est caché derrière un masque, mais mes origines sont rapidement trahies par mes yeux bridés. Je reste alerte, prête à parer à toute éventualité. La peur fait ressortir le plus laid chez les gens et, en temps de pandémie mondiale, pointer un coupable présumé semble rassurant. Ainsi, le mythe du péril jaune est réapparu en force avec l'éclosion de la maladie en Chine. Heureusement, le printemps semble ouvrir l'espace avec sa luminosité et son air vif. Mon nouveau chez-moi n'est qu'à quelques minutes de l'épicerie, ce qui constitue un agréable changement par rapport à mon ancien appartement dans Hochelaga. Je découvre tranquillement mon nouveau quartier, et au détour d'une rue, juste avant ma porte, un collage féministe me saute au visage :

On ne naît pas femme, on en meurt.

Comme Nelly Arcan, pendant longtemps je voulais être la plus minuscule possible pour plaire, pour rentrer dans le moule de la délicate poupée de porcelaine qui m'était sans cesse accolé.

Cela fait quelques années maintenant que j'ai compris que ma survie dépendait de l'action opposée : celle de me grandir. Je porte constamment des talons à plateforme pour être en mesure de rencontrer les regards la tête droite, et non pas en contre-plongée, comme pour un·e enfant à qui on soulèverait le menton d'un index. Il me faut prendre de la place, parce que depuis toujours on s'attend des femmes qu'elles occupent le moins d'espace possible.

I wish to expand my body as much as possible. I want to take the space, and in the same motion, make space for more women.

Une multitude de scènes cruciales qui parlent de l'abandon, du racisme et de l'aliénation à soi dansent dans mon esprit, toutes plus claires les unes que les autres, mais dès que je tente de les faire advenir par le langage, elles m'échappent comme de l'eau que je m'efforce de garder serrée au creux de mon poing. Ces perles, pourtant, sont limpides. Et ce sont celles qui reviennent le plus souvent qui me hantent, m'ensevelissent et m'absorbent, mais elles restent enfouies dans le silence blotti dans la cavité de mon plexus solaire.

Pour une fois, j'écris à la verticale, et non dans la courbe horizontale et moelleuse de mon lit. Je pensais que la rigidité de cette nouvelle posture amènerait les scènes à se solidifier, mais au contraire, tout semble se calcifier, puis s'éroder tranquillement.

Je regarde par ma fenêtre. Le ciel est gris. Mauvais augure. Je n'écris habituellement que sous la mélancolie du ciel bleu.

Mon crayon hésite au-dessus de la page, et je me sens osciller, car rien de ce que j'écris n'est tout à fait juste, tout se retrouve à côté de la plaque. C'est comme cette métaphore de la cage d'escalier que j'ai étudiée dans un de mes séminaires. Cette image m'a interpellée, je me suis dit : « Voilà, ce symbole est déjà tout ce dont je tente de faire état, il n'y a plus de concept à inventer », et je me suis appuyée sur cette idée d'espace limitrophe, hors des différents étages. Je reconquerais les dédales de marches, courait d'un palier à un autre, de théories en récits, jusqu'à ce que je m'égare, car je réalise aujourd'hui que je suis entre différents lieux, il n'y a pas de marches où j'existe, pas de rampes, seulement le vide. Je tombe et je découvre que je suis dans le puits de l'ascenseur, encore dans un entre-deux, cette fois invisible, inaccessible, qui incite à la chute, une chute terrifiante sans aucune idée du nombre d'étages à dégringoler.

Je vais chercher le livre de Régine Robin, *Le Golem de l'écriture*. Elle y étudie un corpus principalement juif, ce qui n'a rien à voir avec moi, et je me demande comment débuter la rédaction d'un mémoire qui étudie les récits de personnes adoptées alors qu'il n'en existe pratiquement pas. J'écris donc en me basant sur un corpus inexistant, le créant de façon simultanée, et par le fait même, je tourne en rond, une spirale infinie qui ne semble aboutir à rien, mais qui continue inexorablement son mouvement vers le centre des choses.

À la première ligne de son livre *Autofiction. Une aventure du langage*, Philippe Gasparini écrit que *[l]e mot « autofiction » désigne aujourd’hui un lieu d’incertitude esthétique qui est aussi un espace de réflexion.*¹⁰⁴ J’ignore comment délimiter l’objet que je suis en train d’écrire. Est-ce un mémoire, une enquête identitaire bidon, un essai, une collection d’écrits, une autofiction… ? La réponse varie souvent selon mon humeur et mon interlocuteur·rice. Toutefois, j’insiste sur les mots « incertitude » et « espaces de réflexion » qui restent les plus justes pour décrire mon projet. De plus, j’ai la certitude que *[m]a fragilité identitaire pourra consolider [mon individualisation] dans une activité créatrice qui permet d’inscrire [m]on nom, [m]a fragilité, [m]es manques ou [m]es aspirations, dans un code symbolique pouvant [me] donner voix et refuge. Écrire permet de [m]e placer dans une structure d’identité en mouvement dont les paramètres échappent à la fixité.*¹⁰⁵

Consolider l’individualisation de soi, mais en se positionnant dans une structure d’identité en mouvement ; j’apprécie ce paradoxe qui me permet de rester dans le confort du doute.

Je me demande si la fragilité identitaire peut se guérir, un peu comme un rhume, avec un remède de grand-mère et beaucoup de repos. Écrivez quelques lignes sur votre naissance, laissez mijoter, et votre identité s’en verra bien solidifiée.

Non, je ne crois pas vouloir guérir. Et si c’était la vulnérabilité dans le mouvement constant de recherche de soi qui me permettait d’apparaître ?

¹⁰⁴ Philippe Gasparini, *Op., cit.*, p. 7.

¹⁰⁵ Madelein Ouellette-Michalska, *Op., cit.*, p. 82.

Le sofa semble trop mou et trop petit pour maman et moi. Cela ne fait que quelques secondes que la vidéo est commencée, mais je regrette déjà ma décision.

L'écran affiche pendant un instant des lignes noires et blanches qui tressautent. Une route trop familière apparaît, où avance un autobus jaune. Arrivé à la hauteur de la caméra, l'engin s'arrête et ouvre les portes sur ma deuxième sœur K., âgée de cinq ans tout au plus. La voix de papa narre toute l'action qui se déroule sous l'œil de la caméra. K. descend les marches de l'autobus en tanguant sous le poids de son sac qui semble immense sur son dos. Maman apparaît dans le cadre, et prend la main de ma sœur pour qu'elles traversent ensemble la grande route où les voitures passent à toute vitesse. La vidéo coupe, puis redémarre de l'autre côté de la rue, face à la maison centenaire aux bardeaux crème. Le soleil de l'automne fait briller la toiture sombre des pignons, mais elle disparaît alors que la prise de vue change. Papa zoome rapidement sur le dos de maman et de K.

Maman pause la vidéo à ce moment pour m'expliquer qu'il s'agit du moment où ils ont annoncé à K. qu'elle aurait une petite sœur pour Noël. Plus tôt, maman a insisté pour avoir le contrôle de la télécommande afin de me donner des précisions tout au long du visionnement.

Je n'ai pas le cœur de lui expliquer que les démarches de mon mémoire n'impliqueront pas le déroulement des événements de mon adoption de façon précise et chronologique, mais qu'il s'agira plutôt d'un amalgame chaotique de mots que je rassemblerai pour formuler une justesse qui n'aura rien à voir avec la réalité. Je désire *découpe[r] des fragments de la réalité pour les recomposer en un puzzle dont on cherche la pièce manquante dans la blessure, la faille qui sollicite le texte, appelle à sa violence ou à sa dispersion, son unité ou son éclatement*.¹⁰⁶ Au lieu de lui dire cela, je quémande plus de détails, car même si je n'écrirai rien de tout cela, je suis toujours avide d'histoires qui s'accrochent au mythe inatteignable de ma naissance.

¹⁰⁶ Madeleine Ouellette-Michalska, *Op., cit.*, p. 72.

Je rêve souvent que ma mère biologique m'a noyée à la naissance et que la vie que je vis présentement est celle qu'elle aurait souhaitée pour moi, si elle avait eu le courage de m'abandonner au lieu de me tuer. Ma réalité ne serait que les relents de ses regrets, tellement puissants qu'ils m'auraient créée.

Je ne suis que le résultat de remords et de désirs manqués.

2^e étage

*Je suis un décor qui se démonte lorsqu'on lui tourne le dos,
et quand ça arrive je hurle
avec je ne sais quel organe car je n'arrive pas
à hurler de vive voix.*

- Nelly Arcan, *Putain*, p. 25

V. et moi passons des heures sur son balcon à enchaîner les cigarettes, les verres de vin, les confessions, sans jamais s'arrêter de parler, comme si l'on savait que le temps qui nous est accordé est limité, que la seule vitesse que nous pouvons adopter est la plus rapide possible, car nous sommes destinés à nous rater, à nous croiser uniquement dans nos blessures, ce qui me laissera inévitablement en morceaux, comme une triste piñata éventrée, puis vidée de toutes ces sucreries multicolores, le cœur un peu croche et la nausée au bord des lèvres.

J'en suis à mon deuxième set de la soirée, l'heure où les gens commencent à être juste assez intoxiqués pour apprécier ouvertement la performance, mais sans avoir perdu leur décence – ou du moins, c'est ce que je croyais. Un spot de lumière m'aveugle, et je me sens comme un chevreuil surpris par les phares d'une voiture au moment où une main commence à glisser le long de ma jambe, jusqu'à mes fesses, pour tâter le peu que mon costume cache.¹⁰⁷

¹⁰⁷ Extrait du texte « Glitters et mascarade », paru dans le no 17 de la revue NYX, *Je m'afflige de polarité*, p.41.

Malgré tout, je ne peux m'empêcher, de façon coupable, d'adorer mon lieu de travail, de le considérer comme ma maison. Comme lorsque je travaillais au restaurant vietnamien, il y a quelque chose qui me rassure dans l'idée de me retrouver dans ces endroits qui font écho à mon pays d'origine, duquel j'ai été brutalement exclue, sans procès, sans possibilité d'appel. Comme si ces endroits me permettaient de panser la blessure de cette migration forcée.

Les fins de semaine sont toutes les mêmes. Je m'installe devant mon miroir à lumière DEL avec mes pinceaux, mes fards, tous ces artifices que j'ai appris à manier minutieusement. La transformation débute, et j'ai l'impression d'être comme un serpent qui se défait de sa vieille peau poussiéreuse pour en ressortir luisant, brillant, un peu comme toutes les poupées de ma deuxième sœur K. qui adorait leur faire des *makeovers* lorsqu'elle était plus jeune. Le *eye-liner*, les *fake lashes*, les *glitters*, tout cela me fait tranquillement apparaître, ou disparaître, je ne sais plus, car à force de me redessiner, je me perds moi-même dans l'illusion.¹⁰⁸

¹⁰⁸ *Ibid.*

Tranquillement, des silences sont venus se loger entre V. et moi, en même temps que les mensonges. Comme une vieille amie, la douleur au centre de mon corps, à la hauteur du plexus solaire, est revenue me hanter comme pour me prouver qu'il s'agit de la même histoire qui se répète sans cesse ; je tourne autour de la blessure et il me semble qu'à chaque fois que je m'en approche, le vide fait de plus en plus son chemin en moi, sème la terreur, répand des vapeurs nauséabondes qui me rattrapent et me rappellent mon incapacité à me choisir, mon réflexe d'aller vers l'autre au lieu de vers moi, même lorsque cet autre ne me promet que la destruction.

Assise au comptoir, j'entraperçois par la porte de la chambre la ligne du dos de V. qui se soulève et s'abaisse régulièrement. Sa respiration s'est apaisée quand l'aube commençait à pointer au travers des rideaux noirs. Je me suis glissée silencieusement hors du lit car malgré mon épuisement, le sommeil me fuit. Les mots que nous avons finalement échangés hier flottent encore dans l'air, trop lourds et menaçants pour que je puisse m'endormir.

Ne sachant pas trop que faire, je prends mon fidèle carnet rouge. L'écriture et le langage m'ont toujours rassurée.

Mon index caresse le coin supérieur droit de mon livre de façon automatique, remplissant ma chambre d'enfant d'un agréable bruit qui ressemble à un ronronnement. C'est une habitude qui est restée depuis que j'ai commencé à lire des romans plus épais, l'été dernier, dans ma chaise de camping au soleil, une canette fraîche de Mountain Dew à la main. Après les vacances, au même rythme que j'avalais mes livres, l'automne a pris sa place rapidement, si bien que la lumière du jour est disparue, mais je continue à tourner les pages, à ingurgiter les mots, affamée d'une histoire qui me fait oublier la mienne, me permet de me lover dans une narration sans creux, sans trou, sans vide vers lequel je serais aspirée. J'entends, au rez-de-chaussée, maman qui m'appelle pour le souper, mais je suis comme un poisson, bien hameçonné et incapable de décrocher de mon roman, mes yeux continuent leur chemin sur les pages tandis que mon corps se lève comme un automate pour descendre l'escalier et rejoindre la table familiale, où je devrai bientôt réintégrer la réalité.

Longtemps, je me suis identifiée à des auteurs tels qu'Ernest Hemingway, Milan Kundera et J.R.R. Tolkien. Je ne réalisais pas qu'ils étaient la raison même pour laquelle la littérature me laissait toujours déconfite ; à force de vouloir écrire, penser et vivre comme eux qui, en tant qu'hommes blancs, jamais ne pourraient se rapprocher de mon expérience.

Ainsi, je me suis rapidement détournée du mouvement du langage pour celui du corps, sans prendre conscience que l'un viendrait avec l'autre, qu'écrire viendrait se mêler intimement à la danse, surnoiselement, sous le regard des autres.

L'écriture s'infiltre partout. Les mots me sont nécessaires, et malgré leur limitation, ils me restent plus familiers que mon propre corps.

Le retour était risqué. De ma barre de ballet au langage, une corde mince était tendue au-dessus du vide, mais l'appel de la littérature était si puissant que je n'ai pas pu faire autrement que de le suivre comme une funambule.

J'ai ingurgité tant d'ouvrages depuis le début de ma scolarité, je me suis gavée d'informations, de théories, d'histoires, de pensées des autres, à la recherche d'un reflet sur lequel m'appuyer, tout en évitant ce que je pourrais moi-même formuler, et ainsi, depuis des années, je tourne sans cesse autour de l'abysse, dans un mouvement de distanciation et de rapprochement infini.

Il y a un va-et-vient, un mouvement de balancier entre mon incapacité à incarner mon corps, et mon incapacité à incarner le langage. Dès que je m'approche de l'un, il m'échappe. Je ne sais pas si je serai un jour en mesure de combler cet espace, le rendre impuissant. En attendant, je suis à bout de souffle à force de courir aux extrémités de mon être.

Au début de mes recherches pour mon mémoire, je désirais citer Paul Ricoeur. Je suis allée chercher sur les tablettes de la bibliothèque son ouvrage *Soi-même comme un autre*, en me disant que je devais absolument comprendre sa théorie, le citer assidûment pour être prise au sérieux, pour que mon mémoire passe l'évaluation finale. J'ai lu un chapitre dont le contenu m'est resté plutôt obscur, et depuis, le livre repose dans un recoin de ma chambre, tandis que la bibliothèque continue de renouveler mon emprunt automatiquement, comme si elle avait espoir que j'en trouve un jour l'utilité.

Mais une partie de moi a besoin de la théorie, ou du moins, de l'intellectualisation de certains savoirs pour que mon existence ait un sens.

Ainsi, les mots de Tessa McWatt m'ont donné envie de continuer à écrire ; ceux d'Amandine Gay sont venus polir la bordure coupante du trou dans ma poitrine, le rendant en quelque sorte plus supportable ; Nelly Arcan a réussi à combler en partie mon besoin intolérable de hurler ; et Jenny Heijun Wills a chassé un peu du poids ma solitude en partageant son histoire d'adoptée.

Dès mon plus jeune âge, maman prend soin de m'expliquer la politique de l'enfant unique qui a été instaurée en Chine vers la fin des années 80 dans l'optique de contrôler la démographie de la population chinoise. Les garçons, porteurs du nom de la famille, du sang de la lignée et des biens matériels, étaient évidemment favorisés par rapport aux filles.

« Mais tu n'as pas été abandonnée, tu étais au contraire tellement désirée, c'est pour ça qu'on a fait tout le voyage pour venir te chercher ! »

Pendant longtemps je n'ai pas cherché plus loin que cette explication. Ces dernières années, mes lectures et mes recherches me lancent ces faits au visage comme les balles d'une mitrailleuse :

Because females do not pass down the family name, it is viewed as very shameful to give birth to a daughter.

The most grim experience for some infants included infanticide or dying from neglect. Others would have their life spared and instead would be abandoned or “hidden”

*In the early 1990s, many orphanages had mortality rates of 40-50%, and these rates usually increased as the orphanages became overpopulated. Orphanages were often under-staffed, unsanitary, and lacked proper resources to care for infant.*¹⁰⁹

¹⁰⁹ Soleil Groh, *Op., cit.*, p. 13, 16, 15.

Lorsque je l'ai vue arriver plus tôt dans la grande salle principale du Yoko Luna où nous allions tourner la publicité, j'ai immédiatement été éblouie par son éclat ; non seulement son physique était magnifique, mais sa peau était aussi parfaite, son sourire humble et délicat, ses vêtements soignés et ses ongles parfaitement manucurés. Elle semblait rayonner.

Encore assommée par ma nuit de débauche de la veille, je me sentais terne et fatiguée, alors qu'elle me renvoyait un reflet de tout ce à quoi j'aspirais. Elle s'est présentée, polie et réservée, et j'ai décidé de l'appeler dans mon esprit ma troisième sœur K. J'étais charmée après quelques minutes seulement.

« *I come from China too. I moved here at 18 for school, and I love Montréal !* »

Comme la chaise de la maquilleuse professionnelle m'attendait, je me suis arrachée à notre conversation avec soulagement pour enfin apposer mon masque.

« *I'm 26 too! And I have a sister, she's a little bit younger than me* ». La voiture devient silencieuse un moment et je regarde par la fenêtre tandis que mon cerveau tente d'accepter ce que la conductrice m'affirme. Ses yeux en amandes ornés de longs cils m'observent brièvement avant de retourner sur la route. Elle sourit avant de me demander si cela fait longtemps que je suis à Montréal. J'entretiens la conversation de façon distraite et machinale, mais je ne cesse de l'observer pour trouver ce qui nous différencie, l'élément qui a fait en sorte que ses parents biologiques ont décidé de les garder, elle et sa sœur, contrairement aux miens qui m'ont laissé à moi-même dans la rue, sur le trottoir.

J'ai acheté tous ces livres sur

- l'histoire de la Chine
- les mythes de la Chine
- les traditions de la Chine

mais comme à mon habitude, ma bonne volonté ne surpasse pas le blocage qu'amène la honte de tout ignorer de mon pays d'origine. Les jaquettes prennent ainsi la poussière pendant que je reste immobile, incapable de plonger dans cet univers qui me semble inaccessible.

Je pleure depuis des jours, et même si c'est la seule chose à laquelle je pense, je sais que ce n'est pas le départ de V. qui se déverse continuellement hors de mes yeux. Il s'agit de quelque chose qui dort en moi depuis si longtemps, cette terreur d'être laissée derrière, sur le trottoir, dans les poubelles, au fond du puits d'ascenseur, dans un endroit où plus personne ne pourra venir me récupérer.

Bien sûr, j'amplifie certains détails, je magnifie certains événements. Sinon, comment rendre tangible l'intensité qui m'habite ? Comment justifier ce débordement, s'il n'est pas causé par un tsunami ?

V. vient refléter la partie de moi qui ne souhaite que mourir, celle qui est constamment attirée par l'autodestruction, celle qui acquiesce lorsqu'il me dit que *when you die, there's nothing after, you don't go anywhere, you shit your pants, then you just become nothing* ; celle qui souffre tant après s'être fait mettre au dépotoir comme un jouet flamboyant qui a fait son temps, qui finit par se décomposer dans le noir, *and it's dark in here, it stinks and some pointed object hurts the right side of my stomach*, juste où se trouvent les côtes flottantes. M'éloigner de la destruction représente un effort colossal, car elle m'attire comme une mouche qui s'est déjà brûlée contre une lumière électrique et qui ne peut s'empêcher de foncer à nouveau vers la combustion.

Il y a eu une trahison, mais comme Marie-Andrée Gill l'écrit, *[c] » est une histoire d'amour comme toutes mes autres/un autobus écrit Spécial/avec personne dedans*¹¹⁰, alors la trahison n'est pas vraiment importante, car la réelle blessure se trouve ailleurs, et c'est une brèche que même V. ne pourra jamais combler.

¹¹⁰ Marie-Andrée Gill, *Chauffer le dehors*, Chicoutimi, Éditions La Peuplade, 2019, p. 19.

Tous les matins sont identiques. Je me réveille avec cette impression qu'une sphère incandescente s'enfonce tranquillement en mon centre. Un poids suffoquant qui ne laisse que le néant derrière lui. C'est une béance. La lumière qui filtre sous mes paupières est annonciatrice d'une belle journée. Gardant mes yeux fermés, j'essaie de me reconnecter à mon corps.

Inspire, expire, écoute les sensations dans tes orteils, puis tes talons. Remonte jusqu'à tes chevilles, et ainsi de suite, jusqu'au sommet de ton crâne.

Jusqu'à présent, le plus loin que j'ai atteint est mon mollet.

Le trou dans ma poitrine semble être un hurlement qui a perdu son élan.

La dernière fois que je suis allée visiter maman dans son condo, je lui ai demandé quel genre de bébé j'étais. Je connaissais déjà la réponse ; je lui ai déjà posé cette question des milliers de fois. Comme d'habitude, elle m'a répondu que j'étais très tranquille, que je ne pleurais jamais. Comme si, à un moment, j'avais abandonné l'idée d'appeler à l'aide.

J'ouvre les yeux. J'inspire et j'expire, ma paume de main contre mon plexus solaire. Puis, me redressant, je démarre ma journée comme toutes les précédentes : un peu à côté de moi-même.

Rez-de-chaussée

*La mémoire est ingrate.
C'est une liste de gestes, de paroles et de rendez-vous manqués.*

- Céline Huyghebaert, *Le drap blanc*, p. 32

Mon besoin d'avoir le contrôle m'a incitée à lister ce que je veux aborder dans mes prochains fragments, comme les aliments que j'irais chercher à l'épicerie : l'enjeu de l'adoption interraciale et son impact sur la composition identitaire d'un être ; la littérature, mes premiers cours à l'université de Sherbrooke, le début de mon baccalauréat à l'UQAM, les livres qui m'ont éloignée de l'écriture et ceux qui m'en ont rapprochée ; la danse, le corps, le reflet et le rythme présent partout sauf là où il le faudrait, au cœur de mon plexus solaire ; les questions théoriques sur la Chine, le racisme. Mais comme lorsque je fais mes emplettes le ventre vide, je me retrouve avec une série d'éléments que je ne comptais pas me procurer, mais qui me semblent, sur le moment, essentiels.

Mon pyjama humide de sueur épouse mon corps comme une seconde peau de laquelle j'ai un besoin urgent de me défaire, mais je suis certaine que le retirer n'apaisera pas mon besoin viscéral de muer, de me défaire de mon épiderme et de la suspendre sur un crochet pour un moment, ne serait-ce qu'une minute, pour chasser cette lourdeur qui encombre constamment mon corps, ce poids innommable lié à la perte, laquelle est attachée intimement au creux que je porte depuis toujours, avant la parole, avant les souvenirs, avant la mémoire, tel un petit chat aux griffes acérées, lové au fond de moi, quelque part entre mon sternum et mon plexus solaire.

Savoir, comprendre, analyser pour avoir la sensation de maîtriser quelque chose, au moins une, étant donné que je ne suis jamais en contrôle de ma propre personne. Contrôler tout, parce que sinon, ce serait comme retirer mes mains du guidon de ma moto : jouer de près avec la mort.

Je me demande souvent si lâcher prise est si dangereux. La cadence de ma vie suit une rythmique si rapide, et cette vélocité semble être en mesure de me tenir droite. Ainsi, renier le contrôle permet peut-être — je dis bien *peut-être* — d'arriver à destination.

Il m'est arrivé de vouloir en finir ; tourner violemment le guidon de ma moto dans une courbe du long serpent de bitume qu'est l'autoroute. Lâcher prise, ce serait si facile. Brutal, oui, mais d'une insoutenable poésie. Mon corps amorphe dans les airs, suspendu entre le ciel et le sol, juste avant l'impact. Une ultime seconde de grâce, de perfection. Malheureusement, je suis uneadrénaline junkie qui connaît ses limites. Je vois bien que la mort est un aimant risquant de me happer au moindre signe de faiblesse, alors jamais je ne pourrai atteindre cet instant de pureté, je me tiens trop du côté de la sécurité, car je sais bien que mourir décevrait trop ma famille et cette option est la plus intolérable.

Je dois accélérer l'écriture ; j'ai envie d'en finir avec ce projet, alors qu'il est à peine commencé. Je le porte depuis des mois, et j'en suis saturée au point où je voudrais l'expulser le plus rapidement de mon être pour qu'il cesse de me paralyser. C'est déjà bien assez douloureux de savoir que je n'ai pas le choix de l'accoucher et que dès sa sortie, il ne m'appartiendra plus, qu'il sera à tout le monde sauf à moi ; une petite partie de mon être à la dérive sur un autre continent.

Le dépotoir est un lieu qui me hante, car je suis sans cesse en train de me débattre pour en sortir. Je me fais avaler par des montagnes d'objets qui me ramènent à mon état de jouet inutile, alors je m'assure de briller de mille feux, je m'agite et je fais tout un vacarme autour de moi afin d'être certaine de ne pas être engloutie par la masse.

Depuis toujours, j'ai une obsession de l'accumulation. Je collectionne les roches, les coquillages, les *crushs*, les carnets d'écriture et les chaussures. Toutefois, depuis que j'ai dû vider la maison de papa qui était le premier expert en la matière, mes désirs de tout emmagasiner ont été réfrénés. Il nous a fallu des semaines pour trier chaque boulon, chaque emballage, chaque petite pièce qu'il avait trouvée dans les craques de trottoirs, puis entreposée avec soin. Papa avait accumulé tant de choses, et pourtant, il ne me reste qu'une poignée d'objets de lui, qui sont en mesure de témoigner de son existence. Alors je tente d'arrêter cet élan de tout conserver. Je jette souvent des choses en me disant que l'écriture me suffira.

Je cherche mes mots comme un chien chercherait des os cachés dans un jardin ; enthousiaste au premier abord, puis d'une façon de plus en plus chaotique et, finalement, désespérée parce que je ne les trouve pas. C'est une sorte de fièvre, et le seul remède que j'ai trouvé est de prendre les mots des autres ; de faire comme s'ils étaient les miens.

me being a replacement child, the great hope of a devastated family, and the pressure I would have absorbed. [...] So, I was supposed to fill a hole and heal everything. I was supposed to be a boy. [...] It was a revelation to realize that the missing thing inside me might be the missing thing inside my parents. [...] But we all have some sort of hole inside us that we're seeking to fill.¹¹¹

On vient tous du manque.

¹¹¹ Tessa McWatt, *Op., cit.*, p. 140.

« On vient tous du manque, mais encore ? »

Le commentaire dans la marge de mon manuscrit me nargue, me pousse à m'enfoncer un peu plus profondément dans les galeries souterraines de l'écriture, celles qui restent toujours inaccessibles. Je suis comme de l'huile sur l'eau, je voudrais plonger, mais je ne fais que rester en surface. Pourtant je m'agite tant, je devrais progresser. Je ne fais que prendre feu. Je ne savais même pas que c'était possible, mais me voilà à regarder sur Google des images de feu sur l'océan. J'aurais voulu chercher les histoires derrière toutes ces images de feu sur l'eau, m'intéresser aux changements climatiques, trouver un autre site qui me dirait comment aider à éteindre ces feux, sauver la planète, sauver le monde entier, mais je suis déjà en train d'essayer d'éteindre le feu qui brûle en moi, et il s'agit de l'unique chose sur laquelle je peux me concentrer en ce moment.

Je me sens appelée par ces images, parce que j'ai l'impression que c'est tout ce que je fais. M'incendier en même temps que me noyer.

J'ai toujours voulu être une sauveuse. Quelqu'un qui allait combattre ici, se sacrifier là. Je n'ai jamais désiré me sauver moi-même ; j'ai plutôt rêvé à mille et une façons de mourir qui seraient utiles aux autres. Peut-être est-ce pour cela que j'ai mis tant de temps à me remettre de la mort de papa. Comment a-t-il osé devenir un martyr avant moi ?

Je vois mon père mourir à répétition : dans mes souvenirs, dans mes rêves, derrière mes paupières closes un après-midi chaud de juin, au coin de mes yeux, lorsque je traverse la rue et crois entr'apercevoir sa grande silhouette.

Je suis au chevet de papa. Il peine à bouger ses membres, mais nous avons relevé le haut de son corps avec des oreillers pour l'aider à se tenir assis. Ma sœur et moi avons étendu une série de photos devant lui comme une offrande à ses derniers moments. Je ne suis pas certaine qu'il soit conscient, mais il finit par lever son bras. Son doigt pointe la photo de notre ancienne maison familiale.

« Devoir quitter ma maison, c'est un peu ça qui m'a tué, finalement. »

Il y a une forêt enchantée dans l'âge d'or de mon enfance. Elle est lumineuse, accueillante, et elle serait restée mienne si nous n'avions pas été brisé·es si tôt. Mais la réalité nous a rattrapé·es, a repris ses droits sur nous et, depuis, je suis sans cesse hantée par cette lumière qui goûte l'infini, tout en espérant que mon père quitte cette vie avec cette saveur particulière sur sa langue, et non celui des produits chimiques des médicaments qui l'abrutissent pour atténuer la douleur d'un corps qui refuse de continuer à fonctionner.

À nouveau, je me questionne sur la façon dont tous ces fragments finiront par créer un tout cohérent, et pourquoi ces morceaux de mon être décident de prendre vie par le langage. J'écris un mémoire mais je finis par parler aussi de la mort de mon père, de ma peine d'amour, de mon identité trouée. Je décris des scènes de mon intimité, mais en quoi ces scènes sont-elles pertinentes ?

Puis je repense à cet élan des écrivain·es vers l'auto-engendrement : Nelly Arcan avec son corps, Sylvia Plath avec son figuier, les deux avec leur suicide...

Suis-je en train de créer ma propre collection d'objets inutiles, ma propre série de photographies que je regarderai sur mon lit de mort, comme papa ?

Je n'arrête pas de penser à me noyer. De l'intérieur, submergée par mes émotions. Concrètement, comme Virginia Woolf qui est entrée dans la rivière avec des pierres dans les poches. Symboliquement, par le langage qui m'enveloppe, m'enserre, m'étouffe.

Cette fixation est peut-être dû au fait que j'ai réussi à déjouer le destin, échapper à ma réelle destinée lorsque ma mère biologique n'a pas eu le cran de me noyer, de m'empêcher de prendre une seconde inspiration, de s'assurer que sa lignée ne soit pas déshonorée par la naissance d'une fille.

L'eau a toujours été un de mes lieux de prédilection. Je pouvais jouer des heures dans le bain lorsque j'étais enfant. Même lorsque l'eau devenait tiède, il me semblait ne jamais avoir terminé l'exploration des infinies possibilités de cet élément. Mes heures dans la baignoire ont subitement cessé lorsque j'ai remarqué, juste sous les robinets, le trou du drain empêchant toute possibilité d'inondation. Il s'agissait d'un trou de la grosseur d'un deux dollars, formé un peu grossièrement dans la céramique. Un vertige des plus surprenants m'avait envahi en le regardant, ce vide, et je me rappelle être sortie rapidement de l'eau pour chasser mon inconfort.

Mon nouvel appartement possède un bain, luxe dont j'ai été privée pendant les premières années où j'ai quitté le nid familial. Je remarque le même trou sous les robinets ; il m'hypnotise et m'amène à réfléchir à cette histoire de suicide dans la rivière avec les poches pleines de roches. Dans la suite logique de mon histoire, il faudrait que cette mort soit celle de Sylvia Plath et non celle de Virginia Woolf. Cela devrait être le cas, car je suis fascinée par l'autrice et son figuier, alors pourquoi n'est-ce pas elle qui a posé dans ses poches ces objets lourds, ronds et pleins qui hantent mon écriture ?

Je sens l'aiguille pénétrer ma peau comme un staccato agressif. Ma cage thoracique vibre sous le mouvement, mais je ne bouge pas d'un millimètre, car j'éprouve une fierté malsaine à être en mesure de me dissocier de mon corps au point de voir la douleur comme de simples connexions dans le cerveau, qui ne m'affectent pas concrètement. Cela fait plusieurs heures qu'on tatoue ma poitrine, et je me sens sereine. Toutefois, lorsque la machine se rapproche tranquillement de mon plexus solaire, je commence à ressentir une sensation désagréable de chaleur. Comme dans mes séances d'acupuncture, dès qu'un contact se produit à cet endroit, une réaction physique est immédiatement déclenchée, la panique d'être au bord du précipice, sans attaches, sans parachute, sans possibilité d'être sauvée.

J'ai commencé à me faire tatouer à l'âge de dix-huit ans, tout juste après mon anniversaire, simplement pour prouver à mes parents que j'étais sérieuse dans ces démarches. J'y suis tout de même allée avec prudence en choisissant un tatouage sobre à un endroit facilement dissimulable. Sur le côté extérieur de ma cuisse droite, en cursive discrète se trouve la phrase douloureusement banale : *Stay strong & stand up.*

Mon deuxième tatouage a suivi peu de temps après, l'adrénaline du premier m'ayant rendue accro. Trois épais bouquins anciens étalés sur mon flanc gauche. Cinq heures de torture que j'ai accueillies avec orgueil.

Par la suite, j'ai continué régulièrement l'exercice, comme un métronome, ce qui fait en sorte qu'aujourd'hui, je ne sais pas combien de tatouages couvrent mon corps, comme je ne connais pas complètement son histoire. Mais je dois avouer qu'il y a quelque chose de rassurant dans le fait de posséder, sur mon épiderme, des symboles que j'ai choisis.

La dernière image que je me suis fait tatouer est celle d'un squelette de caméléon. Il parcourt mon deltoïde et sa queue s'enroule derrière mon bras, jusqu'à mon biceps. Mon idée derrière ce tatouage était de me défaire de mon vieux réflexe de refléter chaque individu devant moi, sans jamais prendre en compte qui je souhaite réellement être. Aujourd'hui, alors que je relis l'introduction du *Golem de l'écriture* de Régine Robin, je me dis que je me suis probablement trompée ; jamais je ne serai autre chose qu'un caméléon, un animal en constant changement, selon le goût du jour, jamais identique. J'ai voulu tuer le caméléon en moi, sans réaliser qu'il était ce qui me constitue.

Sous-sol

C'est moi que je choisissais. Même si choisir, forcément, c'est renoncer.

- Naomi Fontaine, *Manikanetish*, p. 17

La cabine de la salle de bain du Centre PHI semble rapetisser autour de moi alors que je tente de contrôler ma respiration en fixant le carrelage blanc du sol. Inspirer quatre secondes, retenir son souffle pour quatre encore et en expirer huit. Cela fait déjà trois fois que je retourne dans cette cabine malgré les coupes de vin que j'enfile et qui auraient dû me détendre.

D. m'invite sans cesse à des événements pour que je puisse « reconnecter avec ma communauté ». Mais elle-même m'a avoué ne pas trouver complètement sa place dans cet endroit où les générations de personnes immigrantes de différentes parties de l'Asie se retrouvent.

Le lancement du documentaire *Crazy Broke Asian* est un réel succès. Lors du visionnement de la bande-annonce et d'une partie du premier épisode, j'ai senti mon cœur palpiter avec ceux des autres dans la salle. Toutefois, il me manque toujours un morceau ou deux pour être parfaitement à l'unisson, pour résoudre l'équation de mon identité : non, je ne sais pas ce que c'est, avoir des parents immigrants ; la sévérité, la pression des bonnes notes, le besoin d'être à la hauteur de tous les sacrifices. Mon expérience reste toujours un peu décalée.

Ma réaction m'étonne. Il est rare que je prenne la fuite devant les situations inconfortables. Je me redresse dans la cabine, prends une dernière longue inspiration, puis sors mon rouge à lèvres de ma sacoche. Devant le miroir, je prends le temps d'ajuster mon maquillage.

Fake it until you make it, Coco. Once again, the show must go on.

Au début de la maîtrise, j'ai fait une rencontre d'un autre reflet auquel m'accrocher. Alors que je me sens si souvent seule, comme sur un radeau au milieu de l'océan, D. s'est présentée à moi dans une séance d'étude organisée par l'association étudiante du programme. Nous n'étions que deux dans la pièce du quatrième étage du pavillon J. L'étude a tranquillement été mise de côté lorsque nous avons réalisé le nombre de choses que nous avions en commun : l'identité écartelée d'adoptée de la Chine, un désir de mettre des mots sur cet enjeu dans notre mémoire et l'avidité de se retrouver en communauté.

Quelques mois plus tard, D. m'invitait à témoigner pour le lancement de son collectif par et pour les personnes adoptées de la Chine, le Soft Gong. Elle me demandait de partager mon lien particulier avec le quartier chinois de Montréal.

« J'habite à Montréal, mais j'ai été élevée dans les Cantons-de-l'Est, à Sherbrooke. Malgré le fait que j'aie déménagé ici en 2017 — ça va faire cinq ans maintenant —, la première fois que j'ai mis les pieds dans le quartier chinois, c'était l'été passé. J'étais avec deux amies qui voulaient aller chercher des pâtisseries chez Coco — juste au coin, ici. Il faisait chaud, il faisait beau, c'était les vacances, nous n'avions rien de mieux à faire, mais j'ai hésité à les suivre dans l'allée. Pour moi, il y a un syndrome d'imposteur qui vient souvent avec le fait d'être adoptée, une sensation de tomber entre les craques du plancher : je ne suis jamais complètement québécoise, chinoise ou même sino-québécoise, comme certaines et certains qui ont des parents du même pays d'origine qu'elleux. Personnellement, cette sensation se manifeste surtout en honte : la honte de ne pas connaître ma culture et ma langue d'origine, mais d'y emprunter tout de même le visage. Tessa McWatt, dans son livre *Shame on me*, parle de la honte en disant : *Shame splinters you. Shame is a fall from grace*. Oui, la honte brise, la honte divise. De soi-même, des autres aussi. Mais avec le temps, s'il y a bien une chose que j'ai comprise, c'est que l'action de partager et le sens de communauté sont parmi les choses qui me permettraient de rapailler les morceaux de moi-même que la honte a pu faire éclater. J'écris présentement mon mémoire en études littéraires sur la question de l'adoption, de l'identité, de la honte, et toutes mes recherches m'ont permis de faire de belles rencontres, de me bâtir un réseau, une communauté qui me fait sentir moins seule — comme le collectif Soft Gong. Je réussis à me sentir moins aliénée, à reconstruire un peu *my sense of self*. La première fois que j'ai parcourue cette allée, donc, j'avais les yeux gros comme des deux piasses, j'étais fascinée par tout ce que je voyais, mais je n'osais pas lever la tête. Je me sentais loin de ma culture d'origine, étrangère dans ce qui aurait dû m'être familier. Aujourd'hui, je suis bien droite devant vous, à parler de mon expérience personnelle. Et je suis vraiment reconnaissante d'être ici parce que je pense fermement que c'est en partie en racontant des histoires, en partageant des témoignages et, par le fait même, en construisant une communauté que je pourrai — que nous pourrons — tranquillement nous réapproprier notre identité, nous sentir plus complètes. »

Le soulagement m'a envahie lorsque j'ai lu *Journal d'un écrivain en pyjama*, où Dany Laferrière affirme qu'un·e écrivain·e est avant tout un·e lecteur·ice. J'ai cru, au moment de cette lecture, que j'avais parcouru la moitié du chemin ; qu'étant donné que la lecture me venait naturellement, l'écriture coulerait forcément de la même source.

Pourtant, aujourd'hui, je suis assise sur le plancher de mon nouveau chez-moi, des rayons de lumières dorés appellent un moment sacré et des piles de livres m'entourent comme un cercle de disciples – Nelly Arcan, Sylvia Plath, Virginie Despentes, Amandine Gay, Daria Colonna, Tessa McWatt, Kim Thúy, Olivia Tapiero... Ils sont positionnés en ordre, selon leur sujet, leurs thèmes. Leur reliure me fait face. Ils m'observent, semblent tous me demander de les prendre entre mes mains, de les ouvrir, de caresser leurs pages, mais je suis incapable de quoi que ce soit, incapable de choisir, comme à mon habitude, submergée par les possibilités, paralysée par cette idée que lorsque je commencerai à lire, je devrai également commencer à écrire.

Et mes mains restent immobiles sur mes cuisses.

Je cherche l'inspiration dans les livres pour m'aider à tracer quelque chose de tangible dans le réel, mais je ne fais que me heurter à des mots que j'aurais voulu formuler, et une fois qu'ils sont lus, je ne peux plus les dire, ils deviennent vides de sens, ne m'appartiennent plus. J'ai trop tardé et tout a déjà été dit.

D'un autre côté, cela fait des années que je cherche des romans de fiction qui abordent la problématique de l'adoption à l'international. Je cherche encore. Il y a eu des moments où j'ai cru avoir trouvé, comme lorsque j'ai lu la première phrase de la quatrième de couverture d'*Autour d'elle* de Sophie Bienvenu : *Je vais rencontrer ma mère biologique pour la première fois aujourd'hui*. Cela m'a suffi pour me convaincre d'acheter le livre pour le consommer le plus rapidement possible. J'étais affamée de lire quelque chose qui me parlerait enfin, une histoire qui collerait à la mienne, une justesse qui me remplirait, me contenterait... Tout cela pour finalement ne souligner qu'un passage dans tout le livre :

*Ça fait depuis tout ce temps-là que je me demande pourquoi. Y a un vide que j'arriverai jamais à combler. Le sentiment d'être personne et tout le monde à la fois. Tu peux pas savoir ce que ça fait, de ne pas être voulu. D'être jeté, à peine au monde. Remis à l'eau.*¹¹²

¹¹² Sophie Bienvenu, *Autour d'elle*, Le Cheval d'août, 2016, p. 47.

La scène de l'oiseau mort que j'ai recueilli dans ma poche de salopette, enfant, me hante de mille et une façons. Je tente sans cesse de la saisir, utilisant des angles différents, de nouvelles lumières, comme une œuvre d'art dont je tenterais de capter l'essence. Mais les mots, comme le souvenir, glissent, billes sans prises. Je suis incapable de narrer cette scène convenablement, elle ne me vient qu'en deux images presque superposées : une main tendue et un oiseau au plumage jaune échoué dans l'herbe sèche.

La seule chose que j'ai envie d'écrire présentement revient à cette main tendue et à cet oiseau. L'abandon et la mort.

On m'a répété tant de fois que la littérature, finalement, ne fait qu'aborder deux larges sujets : l'amour et la mort.

Je suis tentée de préciser qu'elle se résume en fait à l'absence d'amour et à la mort. Lorsque l'amour est là, jamais je n'éprouve l'élan insoutenable d'écrire.

L'absence qui m'habite est celle de V. Il y a nos mains dans le taxi, la noirceur de l'habitacle illuminé par les lumières de la ville que j'observe par la fenêtre, la tête étourdie par l'alcool et l'euphorie d'une nuit où chaque moment semble avoir forgé une perle parfaite que je pourrai garder éternellement : l'adrénaline d'une balade en moto à observer la beauté de Montréal au loin ; le plaisir d'un souper où il est évident que notre conversation devient le plat principal, sans jamais provoquer la satiété ; une excursion improvisée avec des ami·es au bar, où le kaléidoscope de lumières se mêle à leurs visages souriants ; la sacralité de nos confessions après trois heures du matin, assis·es sur le trottoir, une cigarette pour nos deux bouches remplies de secrets.

Les lasers pulsent au son de la musique, mais cette fois-ci, je danse sur le comptoir de marbre plutôt qu'au centre de la pièce. Mon costume lumineux me donne une aura mystérieuse. Un client me dit que je ressemble à une anémone. V. m'ignore en servant ses clients derrière son bar. Le temps s'étire. Je fais de mon mieux pour continuer ma performance, mais la sensation d'une lente disparition persiste.

Le récit de ma vie n'a jamais été une histoire d'amour.

Non.

C'est une histoire d'abandons ;

l'originale, celle d'une mère inconnue

celle de mon cœur brisé à répétition

celle de mon père, inattendue

puis celle de tous les gens qui sont morts après lui et qui continueront de me quitter sans cesse

et, surtout, celle que je m'inflige à moi-même depuis si longtemps.

Trop souvent ces temps-ci, je me retrouve paralysée, dans mon lit, sur le sol de ma cuisine, affalée sur le lavabo de ma salle de bain. Aller creuser dans l'origine du trou dans mon plexus solaire m'immobilise, et plus je tente de nommer ce malaise, plus il m'engloutit.

Comme l'écriture semble rester coincée quelque part entre ma tête et mes doigts, je me suis décidée à lire. J'ouvre l'ouvrage de Daria Colonna, *La voleuse*.

Mes yeux s'arrêtent lorsque je vois le début d'une citation que je connais pratiquement par cœur et une irritation me monte à la gorge. J'en veux à l'écrivaine d'avoir utilisé l'exact même passage de Sylvia Plath, celui qui m'a tant touchée et qui me semblait destiné. Je m'étais approprié l'image du figuier. L'arbre et ses fruits étaient devenus miens, mais j'en ai été dépossédée, et maintenant, je regarde mes mains, tournées paumes vers le ciel, en me disant que tout ce que j'écris est illégitime.

Je dois avouer que la métaphore du figuier m'a été offerte. Elle était loin d'être mienne. On me l'a plutôt servie sur un plateau d'argent dans mon premier cours de littérature à l'université, dans lequel on analysait des classiques. J'y ai lu Léon Tolstoï, Virginia Wolfe, Milan Kundera, Marguerite Duras et Jun'ichirō Tanizaki. J'y ai appris à disséquer le fond et la forme des textes, mais surtout, j'y ai bu les paroles de ma professeure comme une alcoolique carencée ; j'étais fascinée par son esprit vif et son être sans compromis qui se permettait d'asséner des phrases comme « On pourrait me reprocher d'être élitiste, et en effet, je le suis » tout en assignant des notes au couperet.

Je reste hantée de voix qui ne sont pas les miennes, car je suis un espace creux, le négatif de la personne que j'aurais pu être si j'étais née dans des circonstances différentes.

Le noyau

*I spent my days feeling that life was elsewhere,
and that if I watched astutely enough, I would find it*

- Tessa McWatt, *Shame On Me*, p. 26

Cela fait plusieurs semaines que je suis dans ma lecture de l'essai *The Body Keeps the Score*. Assise à mon comptoir, un crayon à la main, je me demande : comment est-ce possible de guérir un trauma dont on ne se souvient pas ? Comment *the body keeps the score* quand le langage n'a pas encore commencé à exister pour soi ? Comment on lui donne un sens ? Spécifiquement si, comme il est mentionné, « *[t]rauma by nature drives us to the edge of comprehension, cutting us from language based on common experience or an imaginable past. [...] It is enormously difficult to organize one's traumatic experience into a coherent account – a narrative with a beginning, a middle, and an end.*¹¹³ »

Peut-être est-ce pour cette raison que la littérature m'appelle autant. Mon corps sent que je ne serai jamais en mesure de mettre des mots sur mon expérience, mais ma tête me pousse à continuer l'enquête, à rassembler des preuves, à recueillir des citations pour enfin mettre le doigt sur ce qui manque, former un tout avec ce morceau disparu.

¹¹³ Bessel A. Van der Kolk *The Body keeps the score: brain, mind and body in the healing of trauma*, New York, NY, Penguin Books, 2015, p. 43.

Qu'est-ce que le trauma ?

Je passe en revue tous mes souvenirs, essayant de traquer le trauma : l'immense cour en gravelle, la véranda qui s'enroule autour de la maison comme la queue d'un chat sur lui-même, le jardin à la terre fraîche et noire, les chemins lumineux dans les bois où je pouvais être n'importe qui : une fée, une sorcière, un chevalier. Je repense aux étés à la mer, mes pieds dans le sable, le melon d'eau juteux à portée de main, ma peau qui dore au soleil pendant que je construis des châteaux, des voitures, des maisons. J'imagine les feux de camp, mon petit corps lourd de fatigue qui se trouve toujours un endroit chaud et sécuritaire où se lover.

Puis d'autres flashes m'apparaissent. Encore ces billes uniforme et brillantes, qui tombent comme de la grêle dans mon esprit, fendent la surface lisse et parfaite de mon enfance. La confusion qui m'habite sans cesse lorsqu'on insiste pour savoir si ce sont mes vrais parents ; le mur de brique que je fixe pour ne pas pleurer, pour ne pas céder devant mon camarade de classe qui rit de mon visage aplati comme une crêpe ; les nuits où j'ai prié pour me réveiller, au matin, avec des yeux bleus comme ma populaire camarade de classe ; la terreur qui agrippe ma gorge dès que j'expérimente le plus minime des rejets ; les paupières de mon père qui s'abaissent pour une dernière fois, sans que j'aie pu lui confier tous les mots qui s'empilent dans ma tête.

Ce n'est pas tout à fait cela, ou plutôt, pas complètement. Le trauma se loge encore plus loin. Il est insidieux. Il est à l'origine, à l'endroit où je ne peux pas retourner, ce lieu que je ne cesse de réinventer. Malgré son inaccessibilité, sa présence reste indéniable, puisqu'elle me réveille la nuit à force d'opprimer ma poitrine.

Le vide que V. a laissé derrière lui me pousse à ressortir mon carnet rouge, utiliser les mots pour tenter de contrer le silence, les larmes et l'impuissance. Mais ce que je finis par déposer entre les pages n'a rien à voir avec lui.

« Mes rêves sont régulièrement hantés par l'immense saule pleureur planté dans la cour arrière de ma maison d'enfance. Dans mes rêves, mes parents coupent l'arbre par nécessité, rasent ses branches lourdes et le dénudent de sa prestance. Je me réveille toujours les joues trempées de larmes, car je sais ce que ce sacrifice nous coûtera ; il faudra des années au saule pour retrouver sa splendeur, et aucun·e d'entre nous ne sera encore vivant·e pour en être témoin. »

« Lorsque j'étais jeune, mes parents m'ont offert un bonsaï alors que je désirais ardemment avoir un serpent comme animal de compagnie. "Si tu es capable de t'en occuper, nous discuterons." Après deux mois, l'arbre miniature a séché dans son pot. Je me devais, toutes les semaines, de lui faire prendre un bain avec différents minéraux et vitamines ; à cause de mon manque de discipline et de mon incapacité à rester en place, j'ai échoué à cette tâche assidue et minutieuse. Je l'ai gardé longtemps, tout desséché dans ma chambre, comme un rappel constant de mon incapacité à prendre soin des plus petites choses. Il est devenu une partie du décor, mais parfois, je le remarquais à nouveau, et un pincement de culpabilité m'envahissait. »

« Quelques années plus tard, j'ai dû apprendre malgré moi à prendre soin non seulement des plus petites choses, mais aussi des plus importantes : les rendez-vous de chimiothérapie, les repas à cuisiner et les conversations difficiles où l'on doit convaincre un mourant qu'il n'y a réellement plus rien à faire. »

« Outre les arbres, je rêve souvent que je dois à nouveau regarder papa mourir. Cette nuit, la chambre est bleue et sombre, et comme à l'habitude, quelque chose entrave mon diaphragme, car je sais ce qui suivra. Papa repose sur un grand lit où il semble minuscule malgré sa taille de géant. Il dort, mais il a déposé une feuille pour moi avec une image similaire aux albums de *Trouver Charlie* que nous regardions souvent lorsque j'étais enfant. Juste en dessous, accompagné de sa signature et d'un cœur maladroitement dessiné par ses mains sclérosées, il a écrit “Lorsque je ne serai plus là, pourras-tu deviner où je danserai ?” »

Une croyance est logée à l'arrière de mon crâne : ma vie n'est pas celle que j'expérimente, mais plutôt une dont je n'ai que de vagues souvenirs au réveil. Ma vie réelle se cacherait sous le voile du sommeil, comme dans la série *Arielle Queen* que je dévorais adolescente, dans laquelle les personnages possèdent une double vie dès que leur alter s'endort. J'aime bien cette idée insolite qui expliquerait la sensation d'aliénation que j'expérimente au quotidien ; qui permettrait aussi d'expliquer la disparition de toutes ces personnes importantes qui m'ont quittée depuis ma naissance. Elles ne m'ont pas laissée derrière, elles sont simplement passées de l'autre côté, là où j'existe réellement.

J'ai pris l'habitude de faire des sorties seule pour tromper la solitude de mon appartement, tenter de me sentir entourée même s'il ne s'agit que d'inconnus. Le ciel est gris et n'incite pas au mouvement, mais je décide d'aller déjeuner. Mes jambes marchent d'un bon pas, et mes yeux croisent une affiche qui semble familière, logée dans ma mémoire embrumée par l'alcool de cette nuit où V. et moi avons franchi la ligne, fait sauter le comptoir de marbre entre nous.

Mes souvenirs avec V. arrivent souvent en vrac, des éclairs de sensations et d'images qui forment une mosaïque magnifique de loin, mais qui, de près, n'est pratiquement composée que de failles ; de gros fossés sombres qui peinent à soutenir de petits îlots lumineux.

V. me hante sans cesse, mais plus le temps avance, plus je réalise que je l'ai inventé de toutes pièces.

Une fois, j'ai confié à V. que j'avais l'habitude de m'endormir en position fœtale, comme pour devenir un petit projectile replié sur lui-même, dont personne ne pourrait atteindre le centre. Je lui ai avoué qu'il s'agissait de la seule position qui empêchait le trou dans mon plexus solaire de m'avaler. Lentement, j'ai appris à me déplier, à étaler mon corps dans ses draps, repoussant ma peur de le voir se désintégrer, tendant ma main vers lui. Mais V. s'est retiré brutalement, me faisant éclater alors que j'étais en pleine expansion, ce qui me donne l'impression qu'il me faudra des années pour rapailler chaque minuscule éclat de moi-même, maintenant répandu aux quatre coins d'une chambre abandonnée.

D'une certaine façon, j'ai toujours été en morceaux.

Je suis dans mon grenier, dans la maison de mon enfance, et je fais le ménage. Mes mains fouillent dans mon vieux coffre à jouets en bois et en ressortent divers éléments : une poupée corolle aux yeux bridés et aux cheveux noirs, un dinosaure avec une crête sertie de pointes, une peluche de panda dont la fourrure est d'une douceur exquise, une figurine de Stitch dont le pied droit est cassé.

J'aligne les jouets devant moi et, tranquillement, ils se fondent tous ensemble, se transforment en un unique objet : un petit bébé en plastique enroulé dans un drap sale, laissé à lui-même. Mon premier réflexe est de le jeter au bout de mes bras : j'ai toujours eu peur de ces faux bébés aux yeux vides. Mais comme animées d'une vie propre, mes mains le prennent et le rapprochent de ma poitrine.

Je suis de retour sur mon balcon, les cigarettes et les verres de vin s'enchaînent, mais cette fois-ci, je suis seule. Ma vue fait face au centre-ville, et les innombrables lumières illuminées du gratte-ciel devant moi me rappellent mon inanité.

V. m'habite. J'essaie de comprendre ce qui a tant accroché et comment, alors que j'étais sur une lancée si rapide, je me suis fait intercepter, jetée hors de mon orbite par des yeux verts et un rire contagieux.

J'ai tant voulu lui montrer qu'il existait des êtres qui ne nous laissent pas derrière, qui finissent par nous repêcher au milieu des déchets du dépotoir, ou encore, par attraper notre main lorsque nous sommes en chute libre dans le puits d'ascenseur, mais évidemment, j'ai tout faux, tout le monde nous laisse derrière, voilà pourquoi je suis maintenant seule sur le balcon.

Chaque départ devient son propre séisme dans l'écosystème de mon corps et cela me prend toujours des mois à retrouver mon équilibre, à me reconnecter à cette étrange enveloppe qui est apparemment mienne. Dans le miroir, je regarde mes pupilles avec toujours la même incrédulité.

Qui est cette personne qui m'observe si attentivement ?

V. me distrait de la véritable perte ; lorsque son absence vient forger un nouveau cratère en moi, créer une blessure dans mon flanc, j'oublie plus facilement le néant qui se trouve en mon centre.

Ainsi, je me dois de recréer des scènes où on m'a abandonnée à la naissance ; elles sont déjà logées en moi, bien insérées dans ce corps qui me résiste encore.

J'ai été laissée derrière tant de fois. Une de plus ou de moins fera-t-il réellement la différence ?

Lorsque j'ai débuté ma première année au secondaire, j'ai rejoint l'équipe de théâtre dans l'espoir de me trouver un espace qui serait mien, où je serais en mesure d'incarner des personnages à l'infini, de vivre une multitude de vies qui ne seraient pas les miennes. La pièce choisie par notre professeur était *Mowgli, l'enfant de la jungle*. Avec surprise, après quelques répétitions, on me choisit pour le rôle principal. La scène d'ouverture de la pièce est accompagnée d'une musique poignante et de beaucoup de fumée ; une élève de cinquième secondaire incarne ma mère fictionnelle et me mène au milieu de la forêt tropicale. Elle me laisse derrière, sans se retourner.

Mon désir était de commencer ce récit par une scène d'aéroport ; quoi de plus juste pour mon incipit qu'un lieu de transition, un espace hybride, suspendu dans le temps ? Le lieu du départ. Finalement, mon récit s'ancre dans le lieu du départ, mais pas celui escompté.

Cela fait maintenant trois ans que j'affirme à tout le monde que je partirai en voyage en Chine pour retracer mes origines. Avant ce voyage, il y avait aussi celui en Europe ; mais comme l'autre, il a été abandonné. Je porte en moi une multitude de projets qui me poussent toujours à rester en mouvement, mais la vie m'a forcée à ralentir, et j'ai dû arpenter un autre type de topographie.

J'ai voulu aller à l'autre bout du monde pour aller à la rencontre de moi-même, et finalement, tout ce chemin ne pouvait qu'être traversé ici, dans les plis de mes draps, les plis de mon visage et ceux de mes doigts qui tentent de tisser un récit en pliant et dépliant le langage.

BIBLIOGRAPHIE

Adichie, Chimamanda Ngozi, « The danger of a single story », [video], 7 octobre 2009, en ligne, <<https://www.google.com/search?q=chimamanda+ngozi+adichie+single+story&oq=chimamanda+ngozi+adichie+single&aqs=chrome.0.0i13i19i512j69i57j0i13i19i512l4j0i19i22i30l4.7563j0j7&sourceid=chrome&ie=UTF-8#fpstate=ive&vld=cid:a9683fae,vid:D9Ihs241zeg,st:0>>, consulté le 8 avril 2021.

Anzaldúa, Gloria, *Borderlands. La frontera : the new mestiza*, San Francisco, Aunt Lute Books, 2022, 203 p.

Berkowitz, Amy, *Tender points*, New York, Nightboat Books, 2019, 136 p.

Bhabha, Homi K., *Les lieux de la culture : une théorie postcoloniale*, Paris, Éditions Payot & Rivages, coll. « Petite biblio Payot », 2019, 475 p.

Chen, Ying, *La lenteur des montagnes : essai*, Montréal, Boréal, 2014, 124 p.

Crenshaw, Kimberlé, *Intersectionnalité*, Paris, Payot & Rivages, 2024, 221 p.

Dawson, Nicholas et Karine Rosso, *Nous sommes un continent : correspondance mestiza*, Montréal, Triptyque, 2021, 189 p.

Delaume, Chloé, *La règle du Je : autofiction, un essai*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Travaux pratiques », 2010, 95 p.

Dorries, Heather et al., « Le capitalisme racial et la production de villes coloniales de peuplement »:, *Espaces et sociétés*, vol. n° 190, n° 3, février 2024, p. 171-192, en ligne, <doi: [10.3917/esp.190.0171](https://doi.org/10.3917/esp.190.0171)>.

Fournier, Lauren, *Autotheory as feminist practice in art, writing, and criticism*, Cambridge, Massachusetts London, England, The MIT Press, 2021, 308 p.

Gasparini, Philippe, *Autofiction une aventure du langage*, Paris, Seuil, 2008, 339 p.

Gay, Amandine, *Une poupée en chocolat*, Montréal, Édition Remue-Ménage, 2021, 365 p.

Groh, Soleil, « Exploring Race, Culture, and Identity Among Chinese Adoptees : “China Dolls”, “Bananas” and “Honorary Whites” », Thèse, Child development, Sarah Lawrence College, 2018, 96 f.

Jie, Hue, *Searching for Lin Zhao’s soul*, 2004, 116 min.

Lafontaine, Marie-Pier, *Armer la rage : pour une littérature de combat*, Montréal, Héliotrope, 2022, 114 p.

Lammerant, Isabelle, « L'évolution et les enjeux de l'adoption nationale et internationale », *Revue de droit. Université de Sherbrooke*, vol. 35, n° 2, 2005, p. 327-353, en ligne, <doi : [10.17118/11143/11939](https://doi.org/10.17118/11143/11939)>.

Lavoie, Rosalie, « Les récits de soi au cœur du monde : entretien avec Karine Rosso », *Liberté*, n° 337, hiver 2023, p. 21-27.

Lemare, Pascale, *Art et Abandon : Des artistes racontent*, Paris, Editions L'Harmattan, 2015, 280 p.

Lorde, Audre, *Sister outsider: essays and speeches*, California, Crossing Press, coll. « The Crossing Press feminist series », 1998, 190 p.

McWatt, Tessa, *Shame on me : an anatomy of race and belonging*, Toronto, Random House Canada, 2020, 230 p.

Morasse, Marie-Ève, « *Les actes racistes contre les Asiatiques multipliés par cinq*. Covid-19. 1 an de pandémie », *La Presse*, 2 mars 2021, en ligne, <<https://www.lapresse.ca/actualites/covid-19/2021-03-02/un-an-de-pandemie/les-actes-racistes-contre-les-asiatiques-multiplies-par-cinq.php>>, consulté le 28 août 2024.

Ouellette-Michalska, Madeleine, *Autofiction et dévoilement de soi : essai*, Montréal (Québec), XYZ, coll. « Collection Documents », 2007, 152 p.

Robin, Régine, *Le Golem de l'écriture : de l'autofiction au cybersoi essai*, Montréal, XYZ, coll. « Documents », 2005, 287 p.

Rooney, Kim, « Triple Nothings : Racial Identity Formation in Chinese-American Adoptees », Thèse, département de Philosophie, University of Pittsburgh, 2019, 66 f.

Sophia, Mattingly, « Inside Out: Identity, Family, and Narrative (Co)construction of Self Among Chinese International Adoptees » Thèse, département de Philosophie, University of California, 2015, 170 f.

The Nanchang Project. « End of an Era: China's Adoption Program », 9 septembre 2024, en ligne, <<https://www.nanchangproject.com/blog/end-of-an-era-chinas-international-adoption>>, consulté le 14 septembre 2024.

Van der Kolk, Bessel A., *The Body keeps the score: brain, mind and body in the healing of trauma*, New York, NY, Penguin Books, 2015, 445 p.

Xinran, *L'enfant unique*, Arles, Éditions Philippe Picquier, 2016, 379 p.

Xinran, *Message from an unknown Chinese mother: stories of loss and love*, New York, Scribner, 2011, 224 p.

Oeuvres littéraires

Arcan, Nelly, *Putain*, Paris, Édition du Seuil, coll. « Points Texte intégral », 2002, 186 p.

Bienvenu, Sophie, *Autour d'elle*, Le Cheval d'août, 2016, p. 47.

Colonna, Daria, *La voleuse*, Les éditions poètes de brousse, Montréal, 2021, 256 p.

Dawson, Nicholas, *Désormais, ma demeure*, Montréal, Triptyque, coll. « Collection Queer », 2020, 168 p.

Fortier, Dominique, *Quand viendra l'aube*, Québec, Alto, 2022, 104 p.

Gill, Marie-Andrée, *Chauder le dehors*, Chicoutimi, Éditions La Peuplade, 2019, 84 p.

Gravel, Diane, *Les nouveaux parents de Van Tiēn*, Montréal, Megafun, 1997, 36 p.

Khong, Rachel, *Real Americans*, New York, Alfred A. Knopf, 2024, 416 p.

Plath, Sylvia, *La cloche de détresse*, New York, Denoël, 2016, 279 p.

See, Lisa, *Lady Tan's circle of women*, New York, Scribner, 2023, 352 p.

Tapiero, Olivia, *Rien du tout*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2021, 136 p.

Wills, Jenny Heijun, *Older sister: not necessarily related*, Toronto, McClelland & Stewart, 2019, 248 p.

Chansons

Reyez, Jessie, « Who am I when no one's in the room » [enregistré par D'Mile], *Before love came to kill us*, 2020.